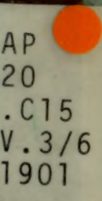
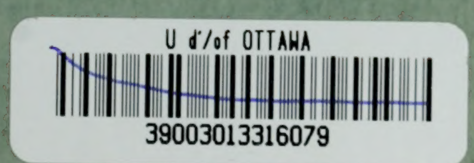
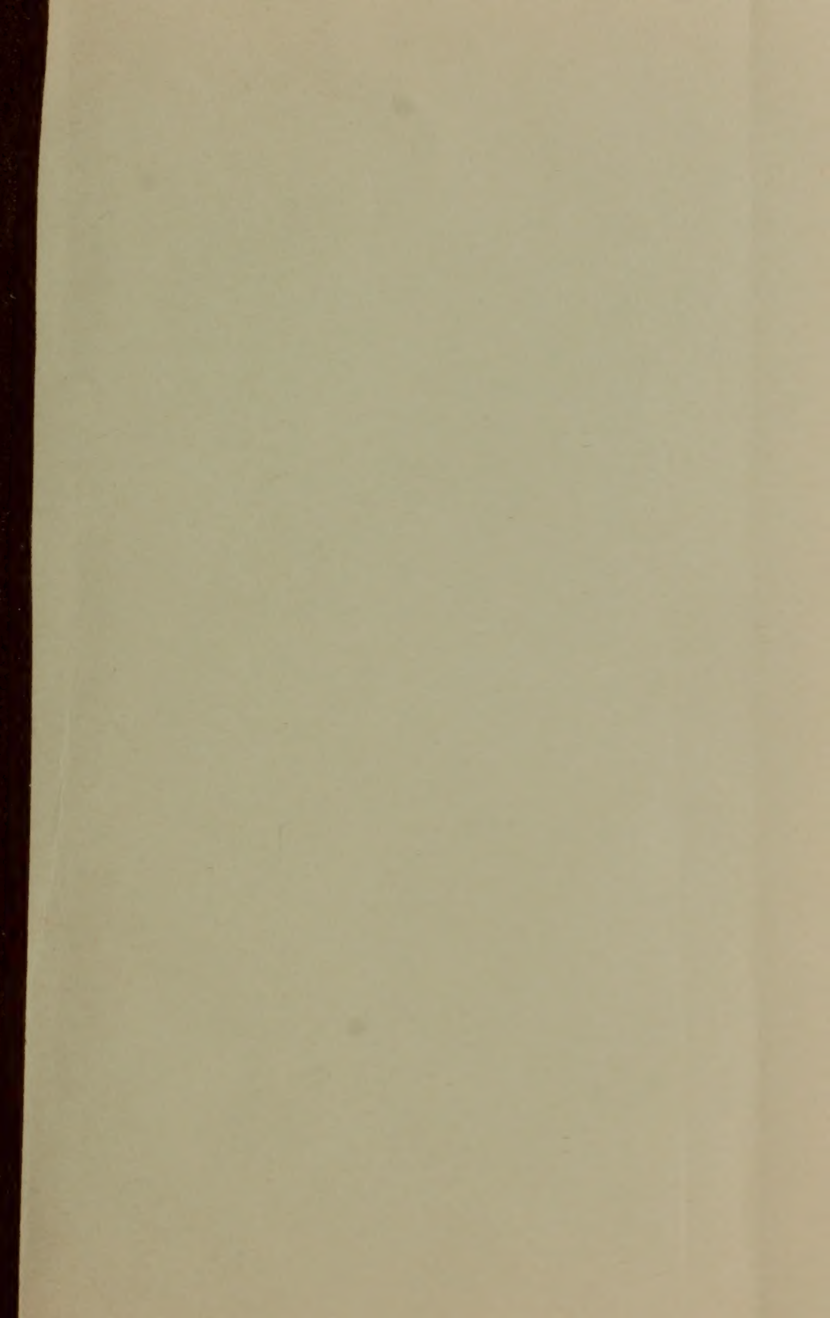
Hugues, Jean

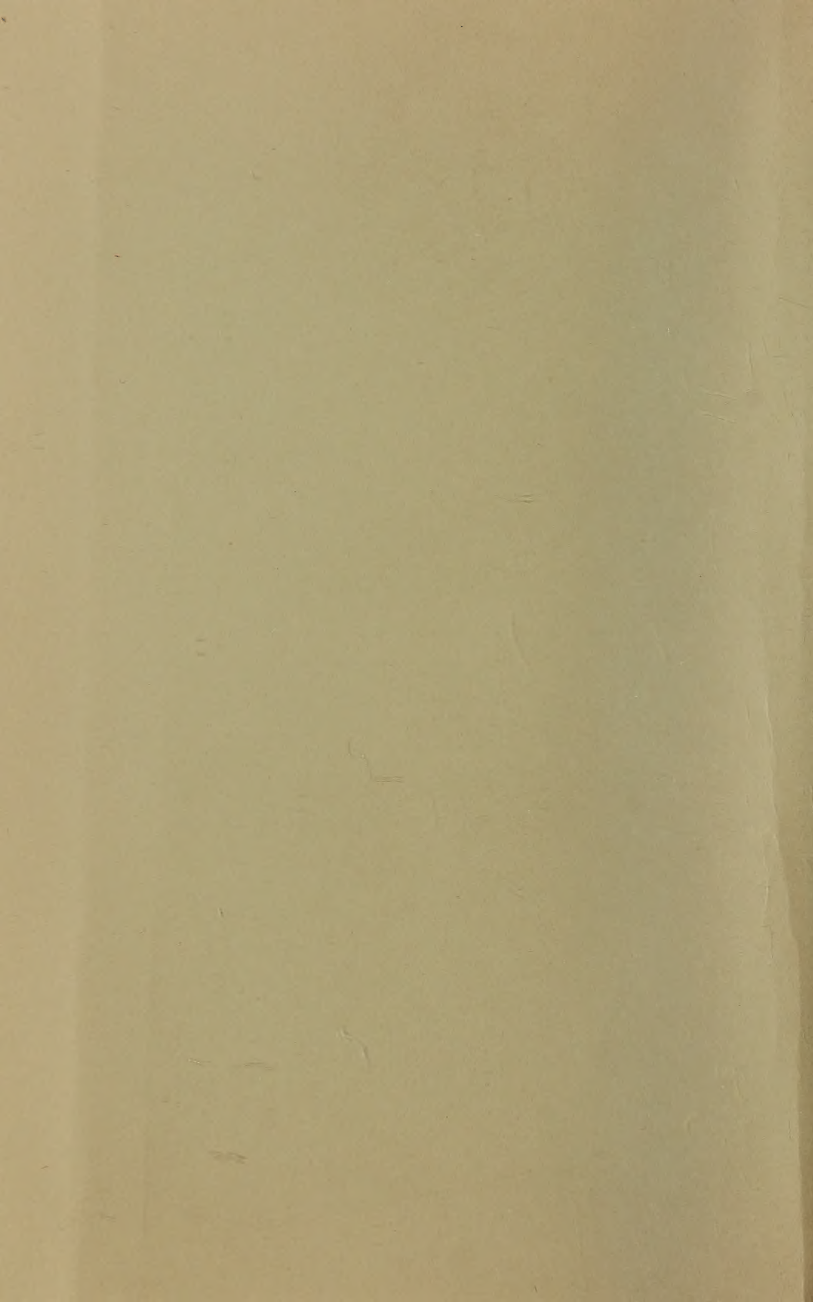
LA GREVE











SIXIÈME CAHIER DE LA TROISIÈME SÉRIE

JEAN HUGUES

A l'ouvrier Jean Allemane

la Grève



CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

En vente à la librairie des cahiers :

ROMAIN ROLLAND. — **Aërt**, drame en trois actes, représenté sur le théâtre de l'Œuvre le 3 mai 1898, éditions de la *Revue d'Art dramatique* 3 francs

ROMAIN ROLLAND. — **Les Loups**. — *Morituri,* drame en trois actes, représenté sur le théâtre de l'Œuvre le 18 mai 1898, éditions de Georges Bellais 3 francs 50

ROMAIN ROLLAND. — **Le Triomphe de la Raison**, drame en trois actes, représenté sur le théâtre de l'Œuvre le 21 juin 1899, éditions de la *Revue d'Art dramatique* 3 francs

ROMAIN ROLLAND. — **Danton**, drame en trois actes, épuisé dans les éditions de la *Revue d'Art dramatique,* représenté au Nouveau-Théâtre, le 29 décembre 1900, par le Cercle des Escholiers, et le 30 décembre 1900, par le Théâtre Civique, sixième cahier de la deuxième série, éditions des cahiers 3 francs

Les cahiers publieront dans leur troisième série

ROMAIN ROLLAND. — **Le Quatorze Juillet**, drame en trois actes.

Les cahiers ont publié dans leur deuxième série

ANTONIN LAVERGNE. — **Jean Coste** ou **l'Instituteur de village**, un roman 3 francs 50

C'est par une erreur de jeunesse que le Coltineur débile, *de Jérôme et Jean Tharaud, a été marqué d'abord un franc, et que* les Loups, *de Romain Rolland, drame en trois actes, ont été marqués deux francs. Nous restons encore au-dessous de leur valeur commerciale en marquant à nouveau* le Coltineur débile *deux francs et* les Loups *trois francs cinquante.*

LA GRÈVE

La pièce que l'on va lire pouvait agréablement se nommer *la Grève des Forgerons*. On eût ainsi réhabilité un titre que M. François Coppée a fortement compromis. L'auteur, qui est un homme sérieux, s'est refusé cette fantaisie. Il a gardé le titre simple et général. Il a gardé le titre classique.

En un temps où l'on veut nous faire accroire que le romantisme est plus avancé que le classique, nous devons en effet noter que cette pièce particulièrement contemporaine est exactement classique. J'entends par là que l'auteur n'a rien fait pour épater le bourgeois. Les personnages viennent quand ils ont à venir, et non quand ils ont à faire un effet de venue ; ils parlent pour dire, agissent pour faire, paraissent comme ils sont, ils ne paradent ni ne déclament ni ne posent ; ils ne quêtent pas l'applaudissement ; tout se passe, en un sens, comme si le spectateur n'était pas là.

Je ne veux pas entrer incidemment dans le grand débat du classique et du romantique, du classique humain et du romantique bourgeois. Mais dans les limites où l'on va nous poser le problème, si l'on veut accabler pour les besoins de la politique Racine sous Hugo, *Andromaque* sous *Hernani*, et *Phèdre* sous *Ruy Blas*, nous en tenant donc aux tragédies classiques françaises et aux drames romantiques en français, nous

devons constater que le classique se connaît à sa sincérité, le romantique à son insincérité laborieuse. Au moins en ce sens, *la Grève* est proprement classique. Ce qui fait le classique n'est pas la matière traitée, ce n'est pas le génie ou le talent, c'est la forme d'art. Jean Hugues a traité un sujet que Racine ou Molière n'avaient pas accoutumé de traiter. Mais sa forme dramatique est la forme de Racine et la forme de Molière. Comme eux il est simple, comme eux il est général, comme eux il est sincère, comme eux il évite les confusions, comme eux il s'en tient à quelques personnages, parce qu'aussitôt après on ne sait plus ce que l'on dit.

L'auteur de *la Grève* est instituteur à Paris. A vrai dire on le définit peu quand on dit qu'il est instituteur. Il a tout le caractère, tout le talent d'un excellent gamin de Paris. *La Grève* s'en ressent très heureusement. Mais justement parce qu'il pouvait avoir la tentation de quitter sa tâche, il est bon de noter qu'il est instituteur et qu'il fait son métier. J'espère qu'il n'est pas candidat à la révocation. Continuant son métier et publiant des œuvres sérieuses, il travaille plus utilement pour la justice, pour la vérité, pour la liberté, qu'en faisant du scandale, de l'agitation, de la politique. Il vient d'écrire un acte. Je lui ai demandé ce nouveau manuscrit.

La preuve que *la Grève* est bien faite, classique, sincère, c'est que tous les problèmes aujourd'hui posés de la grève réelle se posent aussi bien de la grève ainsi représentée. Les trois actes que l'on va lire ne composent pas une pièce à thèse. Ils ne présentent que le perpétuel thème de la réalité.

la Grève

Le texte était difficile à établir. Il est évident que pour la représentation les personnages doivent parler ouvrier et paysan. Nous n'avons altéré le français de la typographie que dans la mesure où cela était indispensable. Il y aurait une espèce d'affectation à traduire en typographie toutes les nuances du parler populaire quand il ne s'agit pas de patois proprement dits. Les altérations typographiques sont beaucoup plus désagréables au regard que les altérations ou les aliénations parlées ne sont désagréables à l'ouïe. Les acteurs feront le nécessaire. Ils obtiendront un parler populaire non pas en vulgarisant le parler littéraire, mais en imitant le parler populaire lui-même.

SIXIÈME CAHIER DE LA TROISIÈME SÉRIE

JEAN HUGUES

A l'ouvrier Jean Allemane

la Grève

ÉDITIONS DES CAHIERS
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Cette pièce a été représentée pour la première fois le samedi 3 novembre 1900, sur la scène de L'Émancipation, *Université Populaire du quinzième arrondissement.* Les rôles ont tous été tenus par des ouvriers.

	Rôle		Interprète
Mmes	Latour, femme de Latour.	Mlles	Château, étudiante.
	Bajoie, femme d'ouvrier...		Giry, étudiante.
MM.	Latour, ouvrier............	MM.	Grisier, employé.
	Guérin, ouvrier............		Repiquet, ouvrier aux Tabacs.
	Lantier, frappeur.........		Martin, électricien.
	Mautard, forgeron.........		Paul Aubriot, employé.
	Le Parisien, ouvrier......		Daunay, ouvrier bijoutier.
	L'orateur, ouvrier mécanicien....................		Pinto, employé.
	Rollet, débitant...........		Martin, électricien.
	Le paysan.................		Ducocq, ouvrier en écaille.
	Bontemps, tourneur.......		Engrand, courtier.
	Gros-Jean, ouvrier.........		Francfort, employé.
	Godefroy, ouvrier.........		Franckel, serrurier.

Ouvrières : Mlles Château, Giry.
Ouvriers : MM. Huchet, électricien ; Launay, mécanicien ; Moutard, employé.

Décors montés par les mêmes camarades.

La troupe théâtrale de L'Émancipation ne fournissant pas un nombre suffisant de personnages, les camarades nommés plus haut se sont courageusement multipliés. L'auteur est heureux d'avoir trouvé de tels collaborateurs.

PERSONNAGES DU PREMIER ACTE

LATOUR, ouvrier.
GUÉRIN, ouvrier.
LANTIER, frappeur.
Père MAUTARD, forgeron.
Le Parisien, ouvrier.
Madame LATOUR, femme de Latour.
Madame BAJOIE, ouvrière.
Quatre ouvriers parlant.
Quatre ouvrières parlant.
Un enfant.
Un crieur public.
Ouvriers et ouvrières personnages muets.

La pièce se passe dans une ville industrielle de province.

De gauche à droite : au fond petit lit, armoire, lit, tapis devant ; au premier plan, à gauche la cheminée, à droite la fenêtre, un peu à gauche table à repasser ; chaises.

ACTE PREMIER

CHEZ LATOUR

Chambre d'ouvrier, ornée de quelques images et de boules de verre étamées. Haute cheminée de campagne avec poêle. Au lever du rideau les mères Bajoie et Latour causent près de la fenêtre, à droite. La mère Bajoie est assise, un panier à ses pieds. La mère Latour met la table pour son mari et pour elle.

Madame Bajoie. — Jamais je ne l'ai vu aussi saoul ; il était plein ; plein comme une courge, avec des yeux !... Quand il est arrivé, je me suis dit : « Ma petite mère Bajoie, attention, gare au grain ; plus souvent qu'il coucherait dans mon lit quand il se met dans cet état. » Il a voulu faire le cascadeur... je l'ai poussé un peu rudement et il est tombé sur le carreau... Et ma foi, il s'y est endormi, quasi un grand veau.

Madame Latour. — On a bien de l'ennui quand un homme se poivrotte.

Madame Bajoie, l'interrompant. — Pour ça, oui, le vôtre est si convenable, il ne boit que de l'eau, et poli, que vous en êtes bienheureuse.

MADAME LATOUR. — Possible, mais on a bien ses malheurs aussi. Ainsi mon petit...

MADAME BAJOIE, même jeu. — Pour en finir avec mon histoire, v'là-t-i pas que le matin, pas moyen de réveiller Arthur... un plomb, mère Latour, un vrai plomb... Alors qu'est-ce que je fais ? J'attrape une grande bassine d'eau froide et je vous la lui flanque sur le nez. Ah ! ça a pas été long ! Il a juré tout ce qu'i savait, mais l'heure pressait, j'en fus tôt débarrassée. Regardant par la fenêtre. Les voilà qui rentrent... Je me sauve lui tremper une soupe. A revoir, mère Latour.

MÈRE LATOUR. — A revoir. La mère Bajoie va pour sortir, la porte s'ouvre et Latour entre.

LATOUR. — Salut, mère Bajoie.

MADAME BAJOIE. — Salut et au revoir, père Latour : je m'en vas, mon bonhomme m'attend.

LATOUR. — S'il vous attend ! Il est comme moi, la soupe de ce matin lui est descendue dans les talons. Sort madame Bajoie.

MADAME LATOUR, riant. — Allons à table, bavard, j'ai une soupe comme tu n'en as jamais mangé.

LATOUR, brusquement, lui donnant de l'argent. — Tiens, la mère, la paie de cette semaine. Y a pas gras, vingt-huit francs quatre-vingts...

MADAME LATOUR, faisant disparaître l'argent. — Vingt-huit francs quatre-vingts !

LATOUR. — Dame, tu le sais bien... La semaine dernière c'était le même prix.

MADAME LATOUR. — C'est vrai ! Vingt-huit quatre-vingts !

LATOUR. — Oui... Hein ! travailler douze heures dans la fumée... la dégoûtation, en silence, pour gagner quatre francs et des sous. Si c'est pas se foutre du pauvre monde. Et le patron menace de nous diminuer encore...

MADAME LATOUR. — Encore ! mais c'est la misère !

LATOUR. — Paraît que c'est bon pour nous. Dire qu'il y a quinze jours je gagnais cinquante centimes de l'heure, à présent plus que huit sous... pour le même travail. Total vingt-huit francs au lieu de trente-six...

MADAME LATOUR. — Et le pain... les pommes de terre qui raugmentent...

LATOUR. — Et nos quatre sous d'économies qui sont partis chez le médecin pour le petit... Tiens, il me prend des envies de me croiser les bras et de ne plus rien faire. Avoir sué sang et eau, n'avoir jamais rigolé pour en arriver là...

MADAME LATOUR. — Allons ! mon gars, ne te laisse pas monter la tête, toi si raisonnable. Qu'est-ce que ça y changera ?

LATOUR. — Les patrons veulent toujours gagner plus, et encore, et toujours. Défunt le père m'a pourtant raconté que les compagnons du vieux temps avaient de quoi manger jusqu'à leur mort... mais à l'heure qu'il est... faut bien croire qu'on fait du progrès. Avec un rire douloureux. Ça va de plus mal en plus mal.

MADAME LATOUR, affectant de la gaieté. — En voilà de la bile ! Et pourquoi ? On ne mourra pas encore cette fois. Sois sérieux, pour une fois, mon bonhomme, viens manger ma bonne soupe pendant qu'elle est chaude...

LATOUR. — Enfin, heureux que je sois tombé sur une femme solide et...

MADAME LATOUR, mettant la casserole sur la table. — C'est bon ; mange... tu me feras la cour après... riant, si tu y penses. Ils mangent. — Silence.

MADAME LATOUR. — Eh bien ! Comment ça a-t-il été aujourd'hui ?

LATOUR. — Pas des tas... Il y a toujours ce diable de genou qui m'élance... Et le petit? Il n'est pas revenu.

MADAME LATOUR. — Non, pas encore, je préfère qu'il reste avec la mère dans les champs. Depuis sa maladie, il est si pâlot que j'ai peur qu'il ne retombe

au lit... D'ailleurs, monsieur Caillet, le médecin, me l'a conseillé.

LATOUR. — Me semble qu'il a raison... Tu sais bien ce que je m'acharne à dire, il est trop sérieux, il rêvasse trop, il lui faudrait du mouvement...

MADAME LATOUR. — Mais où veux-tu qu'il joue?

LATOUR. — C'est vrai, ici, il n'y a pas de place... enfin. Silence.

LATOUR. — Ah ben! à propos de parler, on a foutu à la porte un gars de l'usine.

MADAME LATOUR. — Qui donc?

LATOUR. — Je ne connais pas... paraît qu'il a voulu tuer le contremaître...

MADAME LATOUR. — Le père Bizot! Et pourquoi donc, mon Dieu?

LATOUR. — Rapport aux brutalités du père Bizot... On disait ça... tu sais, on fait quelquefois beaucoup de cancans pour rien... mais on en parle, quoi. On frappe.

MADAME LATOUR. — Entrez. Entre Guérin.

GUÉRIN. — Bonjour. Faites excuse, si je vous dérange...

LATOUR. — Tiens, Guérin! Y a pas d'excuses, entre copains... Montrant une chaise. — Assieds-toi là. Geste de madame Latour pour lui offrir une chaise.

GUÉRIN, qui prend la chaise. — Ne vous tourmentez

pas à cause de moi... J'en vaux point la peine. Il rit. Pause.

GUÉRIN. — Je venais pour causer avec toi sur le scandale de ce tantôt.

LATOUR. — Pour la chose de celui qu'on a mis à la porte?

GUÉRIN. — Oui, paraît que c'est sérieux. On s'a causé.

LATOUR. — Tu prendras bien un verre?

GUÉRIN. — C'est pas de refus.

LATOUR. — Allons, ma bonne femme, va nous chercher du vin; ça te donnera des couleurs. Il sourit.

MADAME LATOUR. — J'y vas, ivrogne. Elle sourit et sort.

LATOUR, à Guérin. — Alors comme ça... Il mange.

GUÉRIN, près de la fenêtre. — Voilà. C'est un compagnon frappeur qu'allait au magasin. Là, il rencontre... Tiens, tu dois le connaître, le voilà dans la rue.

LATOUR, regardant dans la rue. — Ah mais! c'est le grand Lantier, un frère. Il ne refusera pas de trinquer avec nous. Ouvrant la fenêtre. Hé Lantier! monte donc boire un coup, je t'invite.

LANTIER, dans la rue. — Bonjour, Latour; j'y vas tout de suite.

LATOUR. — Un gars avec lequel j'allais cueillir des mûres quand il était pas plus haut qu'un marteau à devant.

GUÉRIN. — Ça va bien. — Il te racontera son affaire mieux que moi. Je ne suis pas un parleur.

LANTIER, entrant. — Bonjour la compagnie. Ils se serrent la main.

LATOUR. — Eh bien? Quelle tuile!... Te voilà débauché à cette heure, à cause que...

LANTIER, d'une voix concentrée. — A cause que le père Bizot est un cochon!

GUÉRIN. — Ça, c'est la vérité vraie. Encore hier, il m'a retenu une pièce de cinq sous pour être resté trop longtemps aux cabinets. Rires. Ah mais! c'est comme je vous le dis.

LANTIER, un peu plus calme. — C'est un cochon, y a pas à sortir de là, celui qui dirait le contraire est un menteur.

GUÉRIN. — Oui, oui, c'est la vérité, aussi vrai que je crache. Il crache.

LATOUR. — C'est bon, laisse causer.

LANTIER. — Voilà l'histoire. — Vous connaissez mon compagnon? le père Mautard, un vieux de la vieille, solide au poste, qui dit toujours son mot, un forgeron fini, quoi. Signes d'assentiment. Il m'envoie rechanger sa grosse lime d'Allemagne au magasin, rapport à quelques lopins qu'il avait à ébarber. Moi, tranquille comme Baptiste, j'y vas. On s'attend pas toujours au malheur, pas vrai?

LATOUR. — Pour sûr.

LANTIER. — J'y vas donc, comme de juste. Je blague un peu avec l'artilleur, lorsque ce grand fainéant de Bizot m'arrive quasi par derrière et me crie : « Qu'est-ce que tu fous là? T'as pas fini de perdre ton temps, méchant bavard, va-t'en boulonner et... »

MADAME LATOUR, entrant. — Ne vous arrêtez pas, je vous en prie. J'étais à écouter ce qu'on disait sur vous, monsieur Lantier... Tout le monde se passionne, c'est à ne pas croire.

LATOUR. — C'est bon, c'est bon ; sers à boire et laisse le finir.

MADAME LATOUR sert à boire et continue. — D'ailleurs, je leur ai dit que vous étiez à causer ici, et ils vont venir à quelques-uns...

LATOUR, avec des gestes d'impatience. — C'est bon ! c'est bon !

LANTIER, un peu démonté. — Je ne sais quoi répondre. Enfin, je lui dis : « Excusez-moi, je viens chercher une lime... » Mais avant que j'aie fini, voilà l'autre chien qui se met à crier : « Ta lime !... ta lime !... Mais tu la changes tous les deux jours ! C'est pour flemmarder... et patati... et patata... » Il n'en finissait plus.

GUÉRIN. — Il marronnait, le frère.

LANTIER. — Quand il s'a tu, j'y ai dit tout sim-

plem : « Tout ça, c'est des paroles en l'air ; j'ai changé ma lime y a huit jours. Si c'est que vous ne me croyez pas, demandez-le au père Mautard, mon compagnon...

GUÉRIN. — Bien répondu.

LATOUR. — Laisse donc causer.

LANTIER. — Alors je ne sais pas ce qui lui prend. Il devient blanc, il devient rouge, vert, ce que je sais ! Il perd la jugeotte, et veut me mettre la main sur la figure : « Si tu cognes, lui ai-je fait, je touche. » Et comme je suis le plus fort, il s'est arrêté.

MADAME LATOUR, riant. — Ha ! ha ! ha !

GUÉRIN, criant. — Ils sont tous des lâches et des jésuites dans cette boîte-là !

LATOUR. — Allons, allons, on ne sait pas encore tout, alors on ne peut pas juger.

LANTIER. — Enfin, pour en finir, il s'est écrié : « Arrive, voyou, que je te règle. » Je le suis au bureau. Il fait un rapport corsé. Il disait que j'étais ci, que j'étais ça, un propre à rien, un voleur, un ivrogne, un coureur de filles...

MADAME LATOUR. — Bon à pendre, quoi...

LATOUR. — Mais c'est faux, toutes ces histoires !... Fallait lui répondre.

LANTIER, frappant sur la table. — Ah ouitche ! Autant faire entendre raison à cette table...

MADAME LATOUR. — Voilà qui est malhonnête !... c'est pas bien ce qu'il a fait là.

LANTIER. — Sûr, que c'est mal. Enfin quoi, vous me connaissez ? Est-ce que vous m'avez vu souvent saoul ? Voyons toi, Latour, un copain d'enfance ?

LATOUR. — Pour ça non. La vérité est la vérité.

LANTIER. — Peut-être, une fois, à la noce de... de la grande Jeanne, mais est-ce que ça n'arrive pas à tout le monde de se laisser surprendre.

MADAME LATOUR. — Mon dieu, oui ! Les hommes ne sont pas parfaits, tant s'en faut.

LATOUR. — Une fois n'est pas coutume.

GUÉRIN. — Va donc, mon vieux, c'est lui qui boit et quand il a bu, il te voit saoul ! On rit.

LANTIER. — Quant à la godaille, il en a menti. Je suis avec la petite Marie Verd, la lingère.

MADAME LATOUR. — Je la connais, une belle jeunesse, bien propre.

LANTIER. — Je suis avec elle depuis tantôt deux ans. Je l'ai connue chez mon ancien patron. Je l'aimai, elle m'a aimé. On se l'est dit un soir de lune, et depuis on ne s'est pas quitté. Est-ce que ça les regarde, les autres. Non, pas vrai ? Entre madame Bajoie.

MADAME BAJOIE. — Bonjour. Est-ce qu'on peut entrer ?

MADAME LATOUR. — Mais oui, mère Bajoie, seu-

lement vous apporterez deux chaises, car je crains bien qu'on en manque.

MADAME BAJOIE. — A votre service. Elle va les chercher, et les rapporte.

LANTIER. — En allant faire mon paquet à la forge, j'ai conté le fait aux tourneurs et aux mécaniciens. Ils ont pris la chose de la bonne façon. Les forgerons l'ont prise du même bout et ils se sont réunis à la sortie et ont envoyé une délégation au patron.

MADAME LATOUR. — Une délégation à M. Parisol, mais ça ne s'est jamais fait.

GUÉRIN. — Pour du toupet, c'est du toupet !

LATOUR. — On ne sait pas comment cela va finir, mais ça a mauvais air. J'ai bien peur que votre délégation, que votre délégation... enfin, c'est bon, je m'entends ! A ce moment entrent plusieurs ouvriers, les uns après les autres :

Le jeu de scène étant assez difficile, ceux qui jouent les ouvriers doivent s'appliquer à ne pas venir en troupeau, ni un par un, mais naturellement par groupes. Ils entrent silencieusement, serrent quelques mains et se posent sans affectation. Ils laissent quelques intervalles entre les entrées. Et pendant tout l'acte, leur attention doit se porter à montrer par des gestes l'intérêt qu'ils prennent aux différents récits qui vont suivre.

S'il y a une figuration féminine, la scène aura plus de grandeur et de pittoresque. Les femmes seront assises, les hommes groupés, presque tous debout, les autres appuyés, accoudés ou assis sur la table à repasser. Le metteur en scène se proposera de former sur le théâtre des masses aux grandes lignes dont la disposition par plans combinés

doit mettre en relief les acteurs principaux. Mais, en aucun cas, le travail de composition ne doit se faire sentir. Un ensemble maladroit et gêné est préférable, pour cette œuvre, à une suite de tableaux réglés comme pour un ballet.

Aux premiers ouvriers qui entrent MADAME LATOUR les reçoit en disant : Ah ! les voilà !

LANTIER, continuant comme si de rien n'était. — C'est mon compagnon le père Mautard qui va parler. On avait de l'estime, l'un pour l'autre. Je voulais qu'il reste, crainte de malheur, pas vrai. Mais le gars a tenu bon : « Minute, mon fi, qu'il fait, faut frapper le fer quand il est chaud. J'y vas de ce pas et ferme, et aussi vrai que je suis compagnon, je parlerai, j'aurai pas la langue dans une musette. Je saurai bien leur dire leur fait. »

UN OUVRIER. (1) — Oh ! pour répondre, il n'a pas son pareil, le père Mautard.

UN OUVRIER. (2) — Il ne s'emporte pas. Il vous coule son sentiment en douceur, mais il touche.

UN OUVRIER. (3) — Et puisque ça y est, ça y est. Autant aller jusqu'au bout.

UNE FEMME. (1) — Comment cela va-t-il finir ?

La porte s'ouvre, entre le père Mautard.

LE PÈRE MAUTARD. — Salut la compagnie.

TOUS. — Bonjour, père Mautard.

LE PÈRE MAUTARD. — J'ai à causer au compagnon

et je le savais parmi vous. Alors faites excuse, si je vous interromps. Il serre quelques mains et va se mettre à côté de Lantier. Bonsoir, mon fi. Ça va ou plutôt ça ne va pas.

LANTIER. — Hé bien quoi ! Conte-nous ça.

LE PÈRE MAUTARD. — Allons, ne t'émotionne pas... Le patron ne veut rien savoir. Voici ce qui s'est passé. Pour lors les tourneurs, les ajusteurs, ceux de la mécanique, censément, et les forgerons envoient chez Parisol quelques compagnons pour expliquer toute l'histoire. J'y étais comme tu penses. On s'en va, les uns avec les autres, pas très fiers. On ne disait rien. Dame, faut être juste, n'est-ce pas, il n'y a que la première fois qui coûte, comme dit l'autre. On n'en menait pas large, mais on était décidé ; c'était le principal. On sonne. Un larbin ouvre. On lui demande à parler au patron. Il va le prévenir. Nous étions là comme des chiens fouettés avec un trac, un trac épatant, un trac à tirer ses chausses et bonsoir la compagnie.

UN OUVRIER. (1) — De quoi ! vous êtes des hommes comme lui.

LE PÈRE MAUTARD. — J'aurais bien voulu t'y voir. — Enfin le larbin rapplique. Il nous fait savoir que son maître — le nôtre, quoi — donne raison au contre-coup, qu'il connaît l'affaire, que Lantier est un voyou, que nous étions des révoltés imbus de

préjugés et que pour lors il ne voulait pas nous entendre, n'ayant pas à traiter d'égal à égal avec nous.

Un ouvrier. (2) — Il a fait dire tout ça, le capon ; il n'est pas venu le dire lui-même.

Le père Mautard. — Il n'a pas osé, et qu'il a bien fait ! Ah ! mes enfants, vrai de vrai, on se reconnaissait plus. — Nom de Dieu, on était prêt à tout chambarder; à faire une révolution comme on dit. Les uns serraient les poings, les autres ouvraient des mirettes comme des masses et flambantes comme des braises. Le petit Vertillet a crié dans l'antichambre : « Le contre-coup est un salaud !... »

Une femme. (1) — Ah ! mon Dieu ! Vertillet a dit ça.

Le père Mautard. — Oui ! oui !

Une femme. (2) — Chez le patron ?

Le père Mautard. — Mais oui.

Une femme. (1) — Qu'est-ce que le monde va devenir ?

Les hommes. — Chut, la mère ; allez, père Mautard.

Le père Mautard. — Vertillet continue à gueuler. Il disait que le contre-coup était un assassin, à preuve qu'il avait engrossé la petite Louise Duflos...

Une femme. (2) — Oui, la pauvre mignotte...

LE PÈRE MAUTARD. — Et qu'elle s'était suicidée de peur d'être la risée du monde. Puis voilà le bel Antoine qui crie à son tour : « On est traité comme des chiens, les chiens sauront mordre. » Alors on est parti, on s'est réuni. Eh bien, tu y étais, le Parisien, continue donc.

LE PARISIEN. — Alors pas, on se réunit, on se regarde dans le blanc des yeux sans trop savoir quoi faire. Alors pas, y a le père Violet qui propose de faire une réunion publique.

QUELQUES VOIX. — Une réunion publique!

LATOUR. — On n'a jamais vu ça! Ça ne s'est jamais fait!

LE PARISIEN. — C'est ce qu'on lui a répondu. Le père Violet, un bon à la côte, se met en colère, il grimpe sur ses grands chevaux. « Tant mieux, qu'il dit, c'est une raison. Vous en verrez une. Vous êtes des croquants, des lâches! » Alors pas, le voilà en colère : « On vous traite en chiens, qu'i nous crie, on vous en fait pas assez. Vous êtes des brutes qu'on devrait mener à coups de pied dans les fesses, — du côté des dames : sauf votre respect... Oh alors! quel chabannais! On se lève, on proteste, on crie, un boucan épatant, quoi! Le père Mautard que voici se lève et dit tranquillement : « Taisez-vous donc, tas d'imbéciles, vous êtes tous d'accord et vous vous disputez comme des députés. Rires. On

fera une réunion parce qu'il est de notre intérêt de faire une réunion et dans cette réunion on discutera la grève. »

PRESQUE TOUS. — Une grève !

D'AUTRES VOIX. — Comme à Paris.

LE PARISIEN. — Pourquoi pas ? Vous valez bien les Parisiens.

UN OUVRIER. — Oui, bien sûr, mais on ne sait pas, nous.

UNE FEMME. (1) — Et l'argent donc... faut bien qu'on mange.

UNE AUTRE. (3) — Et les enfants...

LE PÈRE MAUTARD. — C'est bon, c'est bon ; assez causé ; vous verrez demain ce qu'il y aura à faire. Aux hommes. On a payé le tambour de ville pour annoncer la réunion. Bontemps, le tourneur, a rédigé la feuille.

UN OUVRIER. (3) — Je le connais Bontemps, un gars qu'est toujours dans les livres, qu'est savant comme pas un, et qui cause faut l'entendre pour le croire.

UNE FEMME. (4) — Ah ! mon Dieu ! Qui est-ce qui aurait dit ça ?

UNE AUTRE FEMME. (2) — Et Lantier, qu'est-ce qu'il pense de tout ce tralala ?

LE PARISIEN, continuant. — On a envoyé un télégramme à Paris, au syndicat des mécaniciens, pour

nous envoyer un gas d'attaque et qui sache se débrouiller.

UN OUVRIER. (4) — Par le fait, il en faut aussi de ceux-là.

UNE FEMME. (2) — En v'là-t-i d'une affaire!... Pour une affaire, c'est une affaire! Et pour un seul homme!

UN OUVRIER. (2) — Un seul homme! Parfaitement un seul homme! Est-ce qu'on est pas tous amis? Moi, je suis tourneur, je gagne cinq à six francs par jour, ce qui n'est pas mauvais pour le pays. Le compagnon frappeur ne gagne que trois francs. Je me dis : C'est pas une raison. Le gars a des bras, des jambes, une bouche comme moi. Il travaille et mange comme moi. Alors, dame, je ne sais pas, je n'aime pas qu'on soit injuste devers lui.

UN AUTRE. (3) — Que les savants l'expliquent s'ils peuvent, mais le compagnon dit vrai... A preuve que je marche aussi.

UNE FEMME. (2) — Je ne dis point que vous n'avez pas raison, mais enfin...

LE PARISIEN. — Il n'y a pas d'enfin... une supposition que ça serait votre homme, vous seriez bien contente qu'on s'en occupe de même, pas vrai. Eh bien, c'est pas le vôtre, c'est un autre; voilà tout. Son de tambour qui se rapproche.

DES VOIX. — Ah! Bien dit.

UN ENFANT. — Le tambour! Le tambour!

UN OUVRIER. (1) — Il est sur la place Parisol.

UN OUVRIER. (2) — Il approche.

UN OUVRIER. (3) — Le voilà, taisons-nous. Tumulte. Taisons-nous! chut! taisez-vous! Dans la rue, tambour, voix d'homme disant :

De la part du Comité à tous les ouvriers de la Maison Parisol

Camarades

Un des nôtres a été insulté, menacé, renvoyé par un contremaître. Il a subi une injustice dégradante pour tous. A moins d'être des animaux, nous devons nous unir. Cet affront, nous le souffrons tous comme si chacun de nous l'avait reçu. Nous devons en demander réparation. Tambour. Demain, réunion publique, salle du *Lapin Blanc,* à huit heures précises du soir.

Ordre du jour : La grève. Tambour.

Rideau



PERSONNAGES DU DEUXIÈME ACTE

Première partie

L'orateur. — Délégué du Syndicat de Paris.

Le président. — Un vieil ouvrier.

Le père MAUTARD, ouvrier forgeron.

Quatre voix d'hommes.

Groupes d'ouvriers assez importants.

Femmes, enfants.

Personnages muets.

Deuxième partie

LANTIER, frappeur.

LATOUR, ouvrier.

GUÉRIN, ouvrier.

MAUTARD, forgeron.

L'orateur.

Le Parisien.

Le CORNEC.

Cinq ouvriers parlant.

Groupes d'ouvriers.

Troisième partie

Les mêmes, moins les cinq ouvriers et les groupes qui étaient dans la salle.

ACTE II

UNE SALLE DE BAL

PREMIÈRE PARTIE

La Réunion

Au fond une estrade avec une table. — Sur l'estrade, un président, un assesseur. — A la table, le secrétaire. — Au mur, quelques affiches-réclames, quelques avis écrits ou imprimés. — Dans la salle beaucoup d'ouvriers; les uns sont endimanchés; les autres sont en tenue de travail. — Sur l'estrade, l'orateur de Paris est supposé finir son discours. Il commence à parler avant le lever du rideau.

L'ORATEUR. — ... Ainsi, camarades, la grève se fera. Vous le devez pour vous et pour vos amis des autres usines. La grève est la seule arme que vous ayez en mains; servez-vous-en; n'ayez pas peur de vous en servir. Mais pour qu'elle vous soit utile, ah! camarades! formez bloc; qu'il n'y ait pas de défaillance, car votre victoire à tous, vous entendez bien, à tous, en dépend.

UNE VOIX. (1) — C'est vite dit... Murmures.

L'ORATEUR. — Je sais bien qu'on me dira : une grève! une grève! Mais nous n'en avons jamais

fait, de grève ; nous ne saurons jamais ; à ceux-là, camarades, je répondrai : On sait toujours quand on veut, on peut toujours quand on veut ! Applaudissements. Est-ce que vos amis de chez Gillard, en Auvergne, avaient jamais fait grève ? Ne se sont-ils point décidés ? N'ont-ils pas été payés de leur petit sacrifice par une victoire glorieuse et profitable ? Si ! Vous aussi, camarades, vous réussirez...

Une voix. (2) — Ne manquerait plus que ça. Rires.

L'orateur. — Sachez ceci, camarades : vos patrons se sont formés en syndicat avant vous, contre vous, vous qui n'osez pas vous syndiquer. Réunis, vos maîtres escomptent votre peau, mais espérons qu'ils auront vendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué et que vous vous réveillerez ! Applaudissements. Sachez encore ceci : seuls vous n'êtes rien ; unis, vous êtes la force et le nombre, une force que rien ne pourra vaincre. Rien, entendez-vous. Que craignez-vous alors ? Que pouvez-vous craindre ?

Une voix. — Personne.

L'orateur. — Vous l'avez dit, camarades, personne. En avant donc ! Enflant la voix et faisant de grands gestes. Donnez le bon exemple, afin que, jusque dans le fond des provinces, la France de 1789 prépare au prolétariat du monde entier le triomphe du travail sur le capital, du travailleur sur le paresseux, de l'exploité sur l'exploitant ! Applaudissements, cris : Oui ! la

grève! la grève! — C'est ça! — Mort aux patrons!... les patrons n'en faut plus... Peu à peu le bruit s'apaise, et, dans le demi-silence, une voix s'élève et dit :

— C'est plus facile à dire qu'à faire.

QUELQUES VOIX. — Pour sûr.

UNE AUTRE VOIX. (1) — Pardi, avec des mots...

UNE AUTRE VOIX. (3) — Eh! là-bas! les capons!

D'AUTRES VOIX. — Chut! chut! Écoutez! Silence.

LE PRÉSIDENT, mal assuré. — La parole est... à monsieur... au citoyen... au père Mautard, quoi! Rires.

LE PÈRE MAUTARD, sur l'estrade. — Mes bons amis, vous avez entendu les orateurs qui ont parlé avant mon tour... Les uns voulaient qu'on chôme; les autres pas. Moi, j'ai écouté avec toute mon intelligence et je ne sais plus s'il faut la grève ou s'il ne la faut point : c'est à vous de le savoir. Mouvements. Je ne sais pas parler. Je ne suis point un orateur. Je n'ai jamais été dans les écoles. Je suis un ouvrier, quoi! Vous me connaissez bien, peut-être? Mais enfin, tout ignare que je suis, j'ai mon entendement tout comme ceux de Paris et m'est avis que vous ne perdrez pas votre temps à entendre mes réflexions. Cela vous plaît-il?

DES VOIX. — Oui! oui! parlez.

UNE AUTRE VOIX. (1) — Allons, vas-y mon vieux.

LE PÈRE MAUTARD. — Pour lors, voilà tout uniment ce que j'en pense. Mon compagnon — vous

savez l'histoire, on vous l'a assez contée à cette heure — a été saqué à cause de la... brutalité d'un contremaître. — On peut dire ça, pas vrai?

Des voix. — Oui! oui!

Le père Mautard. — Bien, je vois que vous me comprenez. Rires. Le patron ne veut point nous entendre; pour ce monsieur, les travailleurs sont tous des menteurs, et il n'a rien à voir entre lui et nous; eh bien! c'est mon avis, c'est un paresseux, et nous travaillons! Applaudissements.

Une voix. (4) — On verra à voir.

Des voix. — Taisez-vous... — Demandez la parole. — Écoutez! — A la porte!...

Le père Mautard. — Donc, il n'a pas voulu nous recevoir; j'estime, moi, que c'est nous traiter en chiens... Pause. Avec force. Eh bien! j'aime pas ça, moi, d'être traité en chien! Mouvements. Nous sommes, chacun d'ici, autant que lui... nous sommes ses égaux. Il est né et il mourra comme nous. Aussi, quand je vois un... camarade, comme ils disent à Paris, insulté, je me dis : « Mon bonhomme, te voilà insulté avec lui ». Nous le sommes itou.

Des voix. — Oui! oui!...

Le père Mautard. — Qui sait si demain la chose ne t'arrivera pas à toi, père Jean; Il les désigne du doigt dans la salle — à toi, Chevet; à toi, Massard...

Des voix. — C'est vrai...

LE PÈRE MAUTARD. — Si nous laissons passer cette injustice sans dire notre mot, nous serions donc des lâches... *Pause. Avec force :* Mais nous serions aussi des idiots! *Mouvement.* Oui! des idiots! car si le patron veut que nous vivions comme des bêtes brutes, séparés les uns des autres, nous savons, nous, que nous sommes des personnes humaines et que le mal qu'on fait à Paul retombe sur Pierre. On ne doit pas toujours considérer ses gros sous, mais on doit penser autre chose... à s'aimer, à s'unir... enfin, je ne sais pas, moi, mais vous comprenez... *Murmures d'assentiment.* Moi, voyez-vous, quand Lantier m'a appris comment il avait été débauché, j'étais comme un lion. Ah! le contremaître a bien fait de ne pas venir. *Montrant ses poings.* Il ne serait point sorti vivant de ces poings! *Applaudissements. — Plus calme.* Eh bien! mes petits amis, c'est pas tout ça; faut pas s'emballer. Vous êtes assez grands pour vous conduire. Vous avez entendu des parlottes pour et contre la grève. Vous allez choisir.

DES VOIX. — La grève! la grève!

LE PÈRE MAUTARD. — Écoutez donc! vous allez choisir. — Si vous choisissez la grève, c'est le chômage, la paie qui ne se fait plus, c'est la lutte d'aujourd'hui, de demain. Réfléchissez bien avant de vous décider, car une fois que la grève sera

voulue, vous seriez des menteurs et des traîtres si vous ne teniez point. Songez, mes amis, que vous prenez un engagement d'honneur. D'un côté, rentrer à l'atelier, et manger sa soupe comme par le passé; de l'autre, vous vous serrerez la ceinture un peu de temps, mais vous aurez fait votre devoir... et c'est quelque chose. Voilà ce que j'avais à dire.

Applaudissements; le Président se lève. — Silence.

LE PRÉSIDENT, parler embarrassé. — Avant de mettre la grève à votre... à votre sentiment... le gars de Paris m'apprend, pour que je vous apprenne... que sa société de Paris...

L'ORATEUR. — Oui, le syndicat.

LE PRÉSIDENT. — Faites excuse... le syndicat de Paris envoiera cinquante francs s'il y a grève, et qu'une... qu'une...

L'ORATEUR. — Souscription.

LE PRÉSIDENT. — Qu'une souscription sera faite par les journaux de Paris...

DES VOIX. — Bravo, les Parisiens!

LE PRÉSIDENT. — Les syndiqués d'ici...

UNE VOIX. — Ils ne sont pas des tas!

LE PRÉSIDENT. — ... Verseront leur secours de grève à la caisse du comité.

DES VOIX. — Vivent les syndiqués!

LE PRÉSIDENT. — ... Maintenant, voulez-vous la grève, oui ou non?

PRESQUE TOUS. — La grève !

LE PRÉSIDENT. — Ceux qui ne sont pas d'avis ?

UNE VOIX. (2) — Moi !

L'ORATEUR, qui se substitue au Président. — A l'unanimité moins une voix, la grève est votée.

LE PRÉSIDENT, regardant autour de lui. — La séance est levée. Chacun se lève, tumulte, bruit de chaises, cris : Vive la grève ! — Sortie en désordre. — Quête à la porte.

DEUXIÈME PARTIE

Grévistes

LANTIER, LATOUR, GUÉRIN, quelques ouvriers se réunissent sur le devant de la scène. Une ou deux femmes. L'orateur, le père Mautard les y rejoignent. Quelques petits groupes d'ouvriers, dispersés dans la salle, causent ensemble et s'en vont peu à peu pendant toute la durée de la deuxième partie.

LE PÈRE MAUTARD, arrivant. — Hé bien ! ça y est ; pour dire que ça y est, ça y est.

LANTIER. — T'en as le regret ?

LE PÈRE MAUTARD. — J'ai pas à en avoir regret, mon fi. — Le vin est tiré, comme dit l'autre, il faut le boire.

UN OUVRIER (1) qui arrive en courant. — Mauvaise nouvelle ! mauvaise nouvelle !

LE GROUPE. — Eh bien quoi ? Qu'y a-t-il !

UN OUVRIER. (1) — La troupe est là !

UN OUVRIER. (2) — Déjà !

UN OUVRIER. (1) — Oui ! oui ! je l'ai vue comme je vous vois.

GUÉRIN, riant. — Ah ! ah ! C'est pas ça que j'attendais. J'aurais préféré autre chose...

UN OUVRIER. (3) — Moi aussi ! Rires.

L'ORATEUR, à l'ouvrier (1). — Il ne faut pas vous tourmenter pour si peu.

UN OUVRIER. (3) — Sont-ils nombreux ?

UN OUVRIER. (1) — Oui, pas mal, près de cent cinquante.

UN OUVRIER. (2) — Des dragons ?

UN OUVRIER. (1) — Non, de la ligne.

UN OUVRIER. (3) — Où logent-ils ?

UN OUVRIER. (1) — Où ils logent? Chez le patron, pardi.

UN OUVRIER (3) riant. — En voilà un qui ne doit pas être à son aise !

UN OUVRIER. (4) — Dame, il n'y a pas de quoi être rassuré. Le contremaître, le père Bizot, a pris un mauvais coup. Il a la tête en sang, à ce qu'il paraît... Vous pensez s'ils sont à la noce !...

UN OUVRIER. (2) — Qui c'est qui a cogné ?

UN OUVRIER. (4) — On ne sait point. Celui qui l'a fait ne le dit pas. Et quant à moi, j'en sais pas plus que les autres.

UN OUVRIER. (1) — En tout cas, tant mieux. Ils nous en ont assez fait. Chacun son tour.

UN OUVRIER. (3) — Sérieux alors !... Pendant cette conversation, Lantier, Guérin, l'orateur, Mautard et quelques autres causent ensemble, dans un groupe à part.

UN OUVRIER (5) qui s'approche du premier groupe. — Alors, comme ça, on fait grève ?

UN AUTRE. (1) — Il y paraît.

UN OUVRIER. (5) — C'est bête, mais je ne peux pas m'y habituer !

UN OUVRIER. (1) — Que veux-tu, c'est comme ça. — Et puis, c'est ce qu'il y avait de mieux.

UN OUVRIER (2) avec conviction. — Probable.

UN OUVRIER. (5) — Ben, c'est vrai ; mais je suis tout chaviré en pensant que demain je n'irai pas gratter à l'étau.

UN OUVRIER (2) goguenard. — Tu seras rentier, veinard. On rit.

UN OUVRIER. (5) — Veinard toi-même !

LE PÈRE MAUTARD, qui a entendu les derniers mots. — Rentier sans rentes. On rit. C'est bon de rire, mais faut aussi penser au solide. La rigolade en son temps... On a en caisse avec la quête, ce qu'on recevra de Paris, l'argent de ceux du Syndicat... on a en caisse... combien donc, Le Cornec ?

LE CORNEC, cherchant dans des papiers. — 200... 200... 265 francs 25. Par conséquent, pas besoin de crâner ;

d'aller à la buvette, se rincer la dalle trop souvent. Et des fois, si vous en voyez en train de pomper...

UN OUVRIER. (1) — Oui, y en a qui ne sont pas sérieux pour un liard...

LE CORNEC. — Vous leur-z-y direz sans flafla : « Tu bois le pain de ta femme et de tes loupiots. Attention, tu ne le dois point ; tu n'as pas le droit de le faire. »

QUELQUES VOIX. — Entendu, compte sur nous.

LE PÈRE MAUTARD. — Bien, vous êtes de bons fieux. Faudra pas flancher. Vous êtes là une équipe qui avez l'air à la hauteur, ça suffit, on compte sur vous. Si des fois, vous en voyez qui deviennent pâles, qui ne sont pas bon teint, vous me les secouerez pour leur donner des couleurs. Dans une bataille — et c'est une bataille, qu'on livre, pas vrai ? — quelques bons gars un peu chauds suffisent pour entraîner tous les autres. J'ai bien vu chose pareille pendant la guerre.

UN OUVRIER. — Moi, je l'ai vu comme toi ; mais c'était là-bas, au Tonkin.

LE PÈRE MAUTARD. — Pour lors, les artistes, on compte sur vous, ouvrez l'œil, et le bon.

QUELQUES VOIX. — Bien ! bien ! on est là.

UN OUVRIER (3) qui bâille. — Il est temps d'aller voir notre lit.

UN OUVRIER. (4) — Et nos femmes...

UN OUVRIER. (5) — Qu'est-ce qu'elles vont nous sortir?... Et le loyer? et le pain? Enfin quoi, tant pis.

UN OUVRIER. (3) — On les embrassera une fois de plus. Rires.

UN GROUPE, s'en allant. — Bonsoir, les gars.

LE GROUPE. — Attendez! on s'en va avec vous.

DES OUVRIERS, s'en allant. — Bonsoir, à demain.

LES GROUPES, s'en allant. — Bonsoir. Bonne nuit.

CEUX QUI RESTENT. — Bonne nuit, et pas de mauvais rêves, surtout.

TROISIÈME PARTIE

Les Amis

MAUTARD, L'ORATEUR, LATOUR, LANTIER,
LE PARISIEN, LE CORNEC, seuls

LE PÈRE MAUTARD, regardant autour de lui. — Maintenant que nous ne sommes plus que des hommes, nous pouvons causer sans crainte de dépasser le but. Eux, montrant la porte, faut les conduire comme des enfants, jusqu'au jour où ils comprendront...

LATOUR. — Peut-être bien qu'ils ne comprendront jamais...

L'ORATEUR. — Mais si, mais si, mais on ne bâtit

pas une maison en un jour; laissez faire, ils seront bientôt plus enragés que les autres.

Le père Mautard. — Ça n'est pas difficile. Aujourd'hui, c'est étonnant, ce sont les meilleurs qui sont les plus froids. Voyons, toi, le Parisien, qu'est-ce que tu dis? T'es muet comme une poutre, sauf ton respect, toi qu'es plus bavard qu'un moulin.

Le Parisien. — Moi? J'ai besoin de rien dire, je dis rien. Pause. Tous paraissent réfléchir profondément.

Le Parisien, à l'orateur. — Qu'est-ce que vous pensez de notre pays?

L'orateur. — Eh mais, ils marchent!

Latour. — Croyez-vous qu'on réussira?

L'orateur, en souriant. — Mon ami, je vous répondrai dans quelques jours.

Le Parisien. — Voyez-vous la réponse du Normand! On rit.

Le père Mautard. — C'est juste quand même. On rit. Je m'entends... Je les connais, vous savez, ceux d'ici. Ils vont suivre pendant deux jours, puis après, bernique... Ils vont rappliquer à l'abattoir comme des moutons.

L'orateur. — Savoir. Je les connais aussi les ouvriers, et depuis longtemps. Malgré cela, il m'est toujours difficile de prévoir l'issue d'une grève. C'est une affaire si compliquée... question d'argent... question de femmes... question d'éducation...

LATOUR. — Tout ça c'est juste; mais enfin, ici, qu'est-ce que vous pensez?

L'ORATEUR, hésitant. — Vous voulez mon avis sincère?

LE PÈRE MAUTARD. — Oui, parlez; entre nous, y a pas de crainte.

L'ORATEUR, même jeu. — Votre grève n'a pas chance de réussir.

GUÉRIN. — Bon Dieu, elle ne réussira pas, et à cause donc?

L'ORATEUR. — Pourquoi? C'est très simple, vos camarades ne comprennent pas.

LATOUR. — Mais alors, monsieur...

L'ORATEUR. — Appelez-moi camarade ou compagnon, je travaille comme vous. Hier encore, j'étais à l'étau.

LATOUR, agressif. — Si vous n'avez pas confiance, comment se fait-il que vous prêchez la grève, une grève qui doit servir à rien. On entoure l'orateur.

LE PÈRE MAUTARD, même jeu. — Bien dit, mon gars. Si elle aboutit pas, ce sera toujours de l'argent de jeté à la rue.

L'ORATEUR, très calme, très doucement. — Mais non, mais non. Quand vous voulez faire une omelette, vous cassez des œufs. Celle-ci ne réussira pas. C'est une supposition...

LATOUR. — Mais c'est vous qui le dites?

L'ORATEUR, plus fort. — Eh bien oui, c'est moi qui le dis et je le dis encore, ce qui n'empêche pas que c'est une supposition, car elle peut réussir...

LE PARISIEN. — Comme vous dites, elle peut réussir, elle réussira.

L'ORATEUR, avec force, en détachant les premières syllabes. — Je n'en sais rien !... Vous pouvez échouer, mais la prochaine fois vous réussirez. Une grève remuera mieux vos amis en huit jours qu'un orateur en huit ans. Dans le chômage les compagnons ont le temps de s'ennuyer et de penser. Ils souffrent, ils comprennent, et quand ils ont compris, ils se parlent, ils se causent de sujets qui leur demeuraient étrangers, ils s'unissent et alors la victoire est toujours pour nous. Voyez-vous, rien n'est inutile, mais il faut voir plus loin que son ventre.

LE PÈRE MAUTARD. — Nous sommes des brutes, sauf votre respect. Y a pas à dire, vous, ceux de Paris, savez tenir un raisonnement comme pas un de chez nous.

LATOUR. — Je ne dis pas... Je ne dis pas... C'est bien parler... oui, oui...

GUÉRIN. — Eh bien ! quoi ?

LATOUR. — C'est bien parler... je ne dis pas, mais si j'avais su...

L'ORATEUR, subitement en colère. — Nom de Dieu ! Vous m'embêtez, vous ! Il est encore temps ; si vous avez

la trouille, fichez-moi le camp... Latour se tait et s'écarte un peu.

LE PARISIEN, pour changer d'idées. — Allons! allons! c'est un bon gars au fond, faut pas vous fâcher, venez-vous boire un verre?

L'ORATEUR. — Oui, un verre d'eau... Je ne bois que de l'eau... ou du lait.

GUÉRIN, à Latour. — Ah! Ah! Vois-tu mon vieux?

L'ORATEUR, souriant. — Je vous demande pardon de...

QUELQUES VOIX. — Mais non... mais non.

L'ORATEUR. — Je vois d'où notre énervement vient, nous sommes trop pressés. Allons nous coucher, cela vaudra mieux. Nous avons besoin de toutes nos forces pour les jours suivants. Souriant : Pour la grande guerre, il faut de bons soldats... Ému, malgré lui. Mais avant de partir, saluons cette salle qui a vu votre première révolte et qui en verra d'autres.

LE PÈRE MAUTARD. — Espérons-le...

L'ORATEUR, de sa voix ordinaire, mais très ému. — Vivent les travailleurs courageux!

LE PÈRE MAUTARD, très fort, partageant la même émotion. — Vive la grève! Ce mot réveille leur gaieté, un même frisson les émeut, leur visage est transfiguré.

Rideau

PERSONNAGES DU TROISIÈME ACTE

ROLLET, aubergiste.
UN PAYSAN.
MAUTARD, forgeron.
BONTEMPS, tourneur.
GROS-JEAN, ouvrier.
SEPT OUVRIERS PARLANT, dont GODEFROY.
CINQ FEMMES PARLANT.
Ouvriers, femmes, bourgeois.

A gauche, comptoir et billards; tables

ACTE III

CHEZ LE MARCHAND DE VIN

Salle de marchand de vin de petite ville. — Au fond vitrine et porte. — Pendant tout l'acte on doit voir passer des paysans ou des ouvriers, des femmes, etc.

Quand la toile se lève, l'aubergiste ROLLET essuie ses tables, en se parlant à lui-même. — Jeudi, mariage de Marthe Gray; samedi, bal; dimanche, marché... Euh! J'irai demain au marché pour les provisions. Rangeant un journal. Encore une loi sur les établissements publics où l'on débite des boissons... Un impôt sur l'alcool. Notre député va la danser. Il avait bien promis, pourtant... Mais voilà... une fois à Paris... ils ne pensent qu'à un tas de saloperies, qui ruinent leur santé, et qui bâfrent notre argent... Mélancolique avec un soupir. Ah! ils se fichent pas mal de nous. Entre un paysan en blouse bleue, un chapeau melon sur la tête.

LE PAYSAN. — Ben le bonjour, monsieur Rollet.

ROLLET. — Bonjour, père Jacques, comment va la santé?

LE PAYSAN. — Ah! vous savez, tantôt ben, tantôt mal. Pause. J'ons profité de la voiture à la Louise pour venir, rapport à queuques affaires (ça ne regarde personne que moi, m'est avis)...

ROLLET. — Vous avez raison.

LE PAYSAN. — Et comme du pays, y a loin; quasi trois lieues; j'ons fait le chemin en voiture.

ROLLET. — Qu'est-ce que vous prenez?

LE PAYSAN. — Un petit vin blanc. Vous n'en prendrez bien un avec moi?

ROLLET. — Heu!...

LE PAYSAN. — C'est sur mon compte.

ROLLET. — Oui! oui! toujours heureux de trinquer avec vous.

LE PAYSAN, avec malice. — C'est ce que j'pensions. Rollet va chercher une bouteille de vin, en verse deux verres, reporte la bouteille. — Le paysan, pendant qu'il est encore dérangé : Hé ben? Qu'est-ce qu'ils faisiont dans ce Paris? Paraît que les Parisiens se remuent 'core? Je crés ben qu'ils ont le diable au ventre, dame oui.

ROLLET. — Oui, ça se corse. Les ouvriers du bâtiment... Les menuisiers, les charpentiers, les maçons... se sont mis en grève. Le gouvernement veut les envoyer en masse en province; eux veulent rester à Paris. Alors on attend...

LE PAYSAN. — Voyez-vous ça. Ils font les maîtres, oui, oui, quasi les maîtres. Il tend son verre. A la vôtre!

ROLLET. — A la vôtre ! *Ils trinquent.*

LE PAYSAN. — Alors, comme ça, les choses tournent point bien ?

ROLLET. — Ça tourne mal?... Heu... Heu... Moi, vous savez, je n'en sais rien...

LE PAYSAN. — Sans vous commander, quel est votre avis ? Lequel qu'a raison ?

ROLLET. — Mon Dieu, je sais point. Le gouvernement a tort. Les ouvriers n'ont pas raison, non plus... faut être juste. Et puis, dans ce pays, on ne sait pas tout, alors on ne peut pas dire si Pierre...

LE PAYSAN. — Et votre journal, qu'est-ce qu'il en pense ?

ROLLET. — Il cogne sur les ouvriers...

LE PAYSAN. — Ah ! voyez-vous...

ROLLET. — Cela n'engage à rien ; il est payé par le gouvernement pour ne dire que ce que le gouvernement veut.

LE PAYSAN. — De façon que...

ROLLET. — On ne sait rien, rien du tout.

LE PAYSAN. — Par le fait... Et puis tout ça c'est des micmacs qui n'nous regardiont point... Pourvu qu'on vende notre blé, nous autres de la campagne, on n'en demande pas plus. Ah, ils peuvent se tuer à Paris... pour sûr que oui. *Deux ouvriers traversent la place en causant devant la porte.* Et leur grève, c'est fini?

ROLLET. — Il y a déjà deux jours...

Le paysan. — C'était forcé... Qu'est-ce qu'on peut faire contre les riches, rien monsieur Rollet, rien du tout... Il faut qu'il y ait des riches et des pauvres.

Rollet. — Il y en a toujours eu...

Le paysan. — Y en aura toujours... Comme vous dites. On ne peut changer ça... Et quel profit ont-ils retiré de ce beau coup, sans vous commander?

Rollet. — Rien, M. Parisol a renvoyé Lantier, celui pour lequel on chômait. Il a gardé les autres parce qu'il en avait besoin. Mais... Il s'arrête.

Le paysan. — Mais...

Rollet. — Mais rien... rien.

Le paysan. — Ils sont bien avancés.... Ils ont perdu des sous et les voilà comme devant... Entrent Bontemps et le père Mautard; ils s'asseoient près de la rampe.

Bontemps, frappant sur la table. — Une bouteille de rouge, par ici.

Rollet. — Tout de suite, messieurs. Il les sert, quitte son client, essuie les tables pour se donner une contenance; le paysan écoute.

Le père Mautard. — Oui, ils n'en finissent plus.

Bontemps. — Mais, mon vieux, ils ne veulent pas finir, ils ne peuvent pas finir... Ils l'exploitent cette affaire des Vols Rhodaniens. — Au fond la même comédie continue sous d'autres noms. C'est

la lutte du malin contre les jobards, de ceux qui savent contre les ignorants... Alors...

Le père Mautard, regardant autour de lui. — Chut!...

Bontemps. — Bon. Je prends garde... Mais, pour en revenir à ces histoires, c'est pourtant pas facile de reconnaître nos amis de nos ennemis...

Le père Mautard. — Par le fait.

Bontemps. — Ceux qui sont honnêtes et intelligents sont avec nous, les autres...

Le père Mautard. — Les autres nous tombent dessus, compris. Entrent plusieurs ouvriers et quelques femmes. Un groupe qui rigole, parle haut, se met à table à côté d'eux en faisant du bruit.

Bontemps. — Et ceux qui nous tapent dessus sont tous des calotins... des calotins et les requins qui les suivent, pour la galette... Mais les boulots ne veulent pas comprendre.

Gros-Jean, à côté, assez fort. — Ne veulent pas comprendre! ne veulent pas comprendre ! Bien sûr qu'ils ne veulent pas comprendre, tiens, ils ne sont pas plus poires que vous... Mouvements dans la salle, le cercle se rétrécit autour du groupe.

Bontemps, très calme. — De quoi te mêles-tu? Je te laisse tranquille, fiche-moi la paix, mon bonhomme.

Le père Mautard. — Laisse-le donc.

Gros-Jean. — Mon bonhomme! mon bonhomme!

pas si bonhomme que ça, d'abord! Je sais ce que je dis. Et tu ne me fermeras pas le bec. Ah! mais non, pas même avec tes gros yeux... On rit.

Le père Mautard. — Qu'est-ce que ça veut dire?

Bontemps, très calme. — A Mautard. Laisse-moi faire. A Gros-Jean. C'est tout?

Gros-Jean. — Non, ce n'est pas tout. Et la preuve, c'est que je profite de l'occase, pour décharger ce que j'ai sur le cœur.

Un ouvrier. (1) — C'est ça, ne te gêne pas, dis-y leur fait.

Gros-Jean. — Laisse donc. Ils nous ont fait faire grève, pas? à cause d'un Parigot qu'on ne connaissait ni d'Ève, ni d'Adam, pas? et le résultat... barca. On rit.

Un ouvrier. (2) — Bien sûr... Aye donc... dégoise.

Gros-Jean. — A qui ça a-t-il rapporté? Pas à moi, à coup sûr.

Un ouvrier. (3) — Ni à moi.

Gros-Jean. — Tiens, Bontemps, tu fais le crâne parce que t'as de l'instruction, mais c'est tout de même à cause de toi que j'ai perdu quatre journées, vingt balles, quoi!

Bontemps, faisant taire le père Mautard. — A cause de moi? Et comment ça?

Gros-Jean. — Comment ça? Eh bien, elle est bonne celle-là! Mais parce que je ne les ai pas reçues, dame.

Un ouvrier. (1) — C'est clair.

Bontemps, faisant taire l'ouvrier. — Patience, as-tu voté la grève?

Gros-Jean. — La grève? Moi... je...

Bontemps. — As-tu voté la grève?

Gros-Jean. — Mais... je...

Bontemps. — As-tu...?

Gros-Jean. — Oui, na, et puis après?

Bontemps. — Et puis après? Rien. Je trouve drôle que tu te plaignes, voilà tout.

Latour, arrivant. — Comment, le Gros-Jean n'est pas content!... lui qui semblait le plus acharné!...

Le père Mautard, haussant les épaules. — Ils sont tous les mêmes!

Latour. — Je l'ai votée comme toi, cette grève, mais je l'ai votée à contre-cœur, les amis qui sont là peuvent le dire.

Le père Mautard. — Oui! oui! Latour a voté à contre-cœur.

Latour. — Qui c'est qui dit le contraire? Eh bien, maintenant, je trouve qu'on a bien fait.

Bontemps. — Je ne reconnais plus le sage Latour.

Gros-Jean, gouailleur. — Qu'on a bien fait, maintenant que c'est fini, t'es pas dur...

LATOUR. — Je voudrais que cela continue... Dénégations de Gros-Jean. Mais parfaitement.

GROS-JEAN. — Oh ! la ! la ! cette blague !... Vingt francs de perdus, un règlement plus sévère, quelle rigolade !... hein, les poteaux, mince de joie ! Pas d'écho.

LATOUR. — C'est pas de la joie, j'en sais bien quelque chose... J'ai souffert autant que toi. J'ai mon petit gars qu'est malade, ça me donne pas mal de tourment... et la mère aussi... C'est pas drôle, quoi. Eh bien, m'est avis qu'on s'est mal conduit. Une gosse a plus de courage que nous... un chien aussi...

UN OUVRIER. (4) — Bien vrai. Un chien quand on le rosse, il gronde, il aboie, il mord, ou il fiche le camp.

LATOUR. — Sûr... on devait, on doit lutter.

LE PÈRE MAUTARD, à mi-voix à Latour lui serrant la main. Gare aux cafards. Haut. Tu parles bien, mais vois-tu, mon vieux, les gars de par ici n'ont pas plus de moelle que ce verre.

BONTEMPS.—C'est vrai, ils ont eu peur d'attendre.

GROS-JEAN. — Attendre ! Attendre ! pas vrai. Ils sont tordants, ces clients-là. Attendre pour que les Anglais, les Allemands, les Italiens viennent chopper notre place... Pardi oui... t'es malin encore toi. Et avec ça, que le patron n'aurait pas su les

employer, et avec du rabais encore! D'abord, ce sont des Juifs, tous ces Pruscots-là ! Signes d'assentiment.

LE PÈRE MAUTARD. — Pense voir !... Tiens, c'est idiot, ce que tu nous sors là!

GROS-JEAN. — Idiot! idiot!... idiot toi-même, tu sais, mon vieux père!

LE PÈRE MAUTARD, se levant, très fort, avec fracas. — Ah! bon Dieu de bon Dieu! je... On les arrête.

GROS-JEAN. — Bonne réponse... Quand on a plus rien à répondre. On rit. — Le silence se rétablit.

BONTEMPS. — Tu as parlé tout à l'heure d'Allemands, d'Anglais? Crois-tu que ce soient des hommes comme te voilà, toi?

GROS-JEAN. — Un peu.

BONTEMPS. — Ils n'ont donc point le droit de manger du pain ?

GROS-JEAN. — A manger du pain, je ne dis pas; mais le nôtre? Halte-là! Applaudissements.

LE PÈRE MAUTARD, entre ses dents. — Bien, claquez des battoirs! Rira bien qui rira le dernier.

BONTEMPS, à Gros-Jean. — Bien répondu, mon gars. Tu as la langue bien déliée.

GROS-JEAN. — C'est comme ça... A ton service... On ne me la fait pas, à moi, tu sais, mon vieux lapin.

BONTEMPS. — On s'en aperçoit. Eh bien, causons là, en frère. On fait cercle. Crois-tu que nous sachant

en lutte contre Parisol, les compagnons des autres pays se seraient disputés pour prendre notre boulot... Là, en conscience, crois-tu cela. Aux ouvriers. Croyez-vous cela? Signes d'ignorance. Non, vous ne le croyez pas ! Et puis quoi, c'est pas neuf ce que je vous sers, on souffre autant là-bas qu'ici. Nos sorts ne sont pas si différents, ni si bons, pour que nous en ayons de l'orgueil vis-à-vis les uns des autres...

UNE FEMME. (1) — Mon Dieu non. Au lieu de se battre...

BONTEMPS. — On pourrait s'entendre... Bien pensé, la mère. Nos intérêts sont les leurs. Ils luttent pour leur salaire, vous luttez pour le vôtre. Ils combattent pour leur dignité, vous avez essayé d'en faire autant. Ces Pruscots-là ne sont pas tous des Juifs !

LE PÈRE MAUTARD. — Et quand ils seraient Juifs !

BONTEMPS. — Oui, quand ils seraient Juifs? Est-ce que la faim et la fatigue ne les tuent pas aussi vite que les autres !

UNE FEMME. (2) — Oui, mais les Juifs sont des voleurs, ils sont tous riches, ça c'est un fait.

BONTEMPS. — Allons, allons, ma brave Irma, regarde donc autour de toi. Hermann, qu'est homme de peine, est Juif : est-il riche? Parisol qui est riche est-il Juif?

UN OUVRIER. — Un homme en vaut un autre.

Bontemps, *un peu emballé.* — Eh bien alors! N'insultez donc jamais des hommes parce qu'ils sont d'une autre religion ou d'un autre pays... Est-ce qu'ils ont demandé à être Juifs, ou Prussiens, ou Chinois? Est-ce qu'ils ont choisi ?... *On rit.*

Une femme. (1) — Ma foi, ils sont tous les mêmes, on descend tous du même père.

Une femme. (2) — Puisqu'on meurt tous, on est bien bête de se faire du mauvais sang pour rien.

Un ouvrier. (2) — Paix, les pies bavardes! Vos becs, qu'on continue.

Une femme. (1) — Hé là, toi! Voyez-vous ce perroquet!

Une femme. (2) — Grand singe vert!

Les hommes. — Allons, en voilà assez... *Pause.*

Un ouvrier. — Tout ça, c'est parfaitement dit, mais, pour la grève, vous n'en avez point parlé, qu'est-ce que vous en pensez, un peu?

Bontemps. — J'y viens. On ne doit avoir de la rancune que pour ceux qui nous font du mal. Que ce soit un Juif, un sauvage, un roi, un pape, que sais-je... Détestons-le si c'est un Juif; détestons-le s'il a passé par la sacristie.

Un ouvrier. (4) — Bien sûr.

Bontemps. — Ainsi, un patron profite de notre travail, il en vit, vous le savez aussi bien que moi, il y gagne sur nous.

QUELQUES OUVRIERS. — Oui ! oui ! c'est vrai !

UN AUTRE. (3) — Comme il y a un soleil...

BONTEMPS. — Qu'est-ce que ça nous fait qu'il soit prince ou général ? Il nous estampera tout autant...

UN OUVRIER. — Plus.

GROS-JEAN. — C'est pourtant difficile. On rit.

BONTEMPS. — En un mot, pour en finir, Parisol est un patron. Eh bien, il est notre ennemi. Quant à cette grève, elle n'a pas réussi, c'est entendu, mais vous savez bien que c'est votre faute...

GROS-JEAN. — Notre faute ?... savoir.

BONTEMPS. — Oui. La faute à tout le monde, aux femmes comme aux hommes.

UNE FEMME. (1) — Aux femmes ?...

UN OUVRIER. (4) — Bien sûr ; avec vos pleurnichailleries. « Y a plus de pain... plus de chaussures... le boucher me regarde d'un drôle d'œil. »

UN AUTRE. (5) — Ou bien encore : « Va donc, grand nigaud, tu te montes le bourrichon et puis... » Rires des hommes.

LE PÈRE MAUTARD. — Les femmes finiront par entendre raison ; mais ceux qui sont les plus fautifs à mon avis, ce sont ceux qui sont rentrés les premiers.

UN OUVRIER. (3) — C'est pas moi, moi j'étais à battre le blé avec Pierre Viard, mon beau-frère.

UN AUTRE OUVRIER. (4) — C'est Godefroy.

GODEFROY. (5) — Moi, t'en as du toupet ; mardi matin, j'étais ici à boire un vin blanc, c'est-i vrai Rollet, enfin dites-le.

ROLLET. — Oh moi ! vous savez, il passe tant de monde... Mais je crois que vous étiez par ici, oui, oui, je le crois.

UN AUTRE. (2) — En tout cas, c'est pas moi.

UN AUTRE. (6) — Ni moi, je raccommodais mon lit pour la raison que le sommier était tombé...

UNE FEMME. (4) — Eh bien, vous en menez une vie avec votre épouse ! Gros rires.

UN OUVRIER, un peu timide (7). — Enfin, ce qu'il y a de sûr et de certain, c'est qu'il y en a qui sont entrés sans demander l'avis d'aucun et de personne, — sauf votre respect...

UN OUVRIER. (4) — Y avait Chauvel, le grand Gigol.

UN AUTRE. (3) — Persot.

UN AUTRE. (1) — Et le gros du montage...

UN AUTRE. (3) — Maignan...

L'OUVRIER. (1) — Oui, Chauvel, Gigol, Persot, Maignan, je les retiens, ceux-là !

GROS-JEAN. — C'est à crever... Le matin, ils essaient de rentrer ; le soir, il y en avait déjà plus de la moitié qui avaient suivi. Le lendemain, il ne manquait personne à l'appel, si ce n'est Lantier.

LE PÈRE MAUTARD. — Et pour cause, le pauv' fieu.

GROS-JEAN. — Et quand Bizot gueule, tout le monde gratte, gratte, faut voir ça... Y a de quoi rire... C'est Bizot qui fait son faraud...

UN OUVRIER (4) d'une voix sourde. — Le fera pas longtemps.

DES VOIX. — Chut...

BONTEMPS. — Le résultat n'a pas été bon, pour bon il ne l'est pas.

GROS-JEAN. — Eh ! vois-tu ! tu te fais une raison.

BONTEMPS. — Pourtant ce coup de Trafalgar nous a rendu service.

GROS-JEAN. Il regarde comiquement autour de lui. — Lequel ? J'en vois point ? Rires.

BONTEMPS, haussant les épaules. — Es-tu gosse ! Rires. Tu connais aussi bien que moi les quelques bribes d'avantages que nous avons retirées. Nous avons appris à nous mêler de nos affaires et à les entreprendre nous-mêmes.

LE PÈRE MAUTARD, paternel. — Bien dit, mon fi.

BONTEMPS, encouragé, d'une voix plus chaude. — Toi, Godefroy, quelqu'un peut-il dire qu'il connaît tes intérêts comme tu les connais ?

GODEFROY. — Non.

BONTEMPS. — Eh bien, vous avez été forcés, tout autant que vous êtes, de vous occuper d'un cas qui

vous regardait tous... On vous l'a assez dit... Un compagnon, un frère, a été renvoyé.

UN OUVRIER. (1) — Oui, Lantier était un bon gars, aimant à rendre service...

UN AUTRE. (2) — Pas fier pour deux sous.

UN AUTRE. (3) — Et travailleur et honnête.

LE PÈRE MAUTARD. — Je pense en répondre.

BONTEMPS. — Hé bien! ce gars, on le flanque sur la route comme malpropre. Pourquoi? Veux-tu me le dire, Gros-Jean, toi qu'es malin.

GROS-JEAN. — Ça, je sais, c'est muffle.

UN OUVRIER. (4) — Par le fait.

BONTEMPS. — Et vous auriez hésité à montrer que ça ne nous plaisait pas? Mais qu'est-ce que vous auriez dans le ventre, si vous ne rouspétiez jamais! Vous n'êtes donc que de la viande à travail?

UN OUVRIER. (1) — Oui, oui, comme tu dis.

GROS-JEAN, *d'un ton piteux mais comique.* — Alors, mon vieux Bontemps, je vois que t'as raison... Je suis un peu brute... le père m'a fait comme ça, faut pas m'en vouloir, *Rires* — toi qui sais tout.

UNE FEMME. (3) — Par le fait, quasiment tout.

BONTEMPS. — Heu! enfin! j'ai plus souffert aussi. J'ai étudié au collège et dur...

LATOUR. — Pour passer des examens, quoi.

BONTEMPS. — A ce moment, le père est mort. Il a

bien fallu gagner son pain : mon oncle était tourneur, il m'a mis à la coule... Être dans un bureau, ça ne m'a jamais rien dit... Je suis devenu compagnon, et mes études, que je croyais inutiles, m'ont bien servi depuis... plus que je ne pensais...

UN OUVRIER. (5) — A quel âge as-tu quitté le...

BONTEMPS. — Le collège?

L'OUVRIER. (5) — Oui.

BONTEMPS. — Quinze ans. J'allais sur mes seize ans...

L'OUVRIER. (5) — On peut dire que t'as été favorisé... auprès de nous. A douze ans on quitte la laïque, et hop! à la boîte; faut commencer à gagner...

BONTEMPS. — Oui. Avec mélancolie : J'ai eu de la chance.

UN OUVRIER. — Va donc, va donc, tu seras contremaître.

BONTEMPS. — Contremaître? par le temps qu'il fait? et avec mon caractère, j'en serais bien étonné, moi le premier. Et puis quoi? Je gagne suffisamment ma vie — auprès des autres, s'entend. — J'ai une femme solide et pas bileuse, qui comprend ce que je fais et qui agit comme je le comprends; j'ai de bons petits gosses que j'aime et qui m'aiment bien... je n'en demande pas plus pour l'instant...

UNE FEMME. (2) — Il serait difficile.

BONTEMPS. — Si, pourtant...

LE PÈRE MAUTARD. — Quoi? des rentes?

BONTEMPS. — Qu'on soit tous à peu près heureux.

UNE JEUNE FEMME (5) riant. — A la bonne heure, il a bon cœur... il pense aux autres; moi, il me plaît, Bontemps! On rit.

UNE AUTRE. (4) — Dommage qu'il soit marié, hein, la petite mère? On rit.

BONTEMPS. — Oui, je voudrais bien vous faire savoir ce que je sais, car lorsque vous saurez...

UN OUVRIER. (4) — Mais on ne demande pas mieux...

BONTEMPS. — Vous voyez bien que la grève a servi à quelque chose, puisque vous vous intéressez à des questions qui vous paraissaient imbéciles. C'est bon, on vous les expliquera, ces questions, de façon à ce qu'à la prochaine grève...

LES OUVRIERS, avec étonnement. — La prochaine grève!

LE PÈRE MAUTARD. — Mais oui, celle-ci, c'est le premier acte...

BONTEMPS. — A la prochaine grève, on ne vous fera plus agir, vous agirez... comme des hommes. On rit.

LE PÈRE MAUTARD. — Oui, et vous ne ferez plus ce que vous avez fait...

LES OUVRIERS. — Et quoi?

Le père Mautard. — Ils sont renversants, ces cocos-là ; quand je vous dis, qu'ils sont renversants... Quoi ? Ils demandent quoi ? Vous avez la mémoire un peu courte ; et samedi soir, sur la place Parisol ?

Un ouvrier. (3) — Avec la troupe ?

Le père Mautard. — Oui.

Un ouvrier. (3) — Pour en être fiers, on ne peut pas en être fiers...

Le père Mautard. — A la bonne heure ! Je m'y vois encore... Nous étions là sur la place à crier comme des sourds... L'officier nous ordonne de nous cavaler... Oh ! messieurs ! mesdames ! avant même qu'il ait fini, voilà Pierre qui fout son camp, et Jean de le suivre, et François, et puis tous, et chacun de gueuler comme un gosse : « Vive le patron ! Vive m'sieu Parisol! » Ça a pas été long ! Ah ! dame...

Un ouvrier. (4) — Je te crois, ils avaient sorti leur sabre !

Un autre. (5) — On tient à sa peau... on avait peur de passer un fichu quart d'heure...

Une femme. (2) — Et puis on ne meurt qu'une fois.

Le père Mautard. — Je sais bien que vous aviez peur, je le sais fichtre bien ; je suis payé pour le savoir ; eh bien ! la prochaine fois vous n'aurez plus peur, voilà tout !

Gros-Jean. — Ce sont eux qui auront la trouille. Rires.

Bontemps. — Et au lieu de laisser rentrer les compagnons qui ont peur de lutter...

Un ouvrier. (3) — Oui, oui, Maignan...

Bontemps, l'interrompant. — La prochaine fois, ces quatre-là ne rentreront pas, ou on les empêchera d'aller à leur étau, ce qui reviendra au même.

Latour. — Mais, s'ils veulent travailler, ils ont bien le droit de...

Bontemps. — Ils n'ont pas le droit de nous empêcher de nous défendre non plus. Il faut choisir. Il n'y a pas d'erreur. Ils se mettent avec le patron, ils deviennent nos ennemis, et quand on lutte, il faut lutter.

Gros-Jean. — Parfaitement ; si nous allions manger. Il se fait tard et on a assez causé. Rires.

Les femmes. — Oui, oui, à la soupe !

Gros-Jean. — J'ai perdu vingt francs, j'ai été un peu Jacques de m'en plaindre... je vois ça... Sérieux. Car c'est peut-être un bonheur pour tous, si je les ai perdus... Et puis quoi ?... Avec un geste pour le prendre à la blague. Je boirai moins. On rit.

Bontemps. — Ben oui, arrêtons-nous là, mais faudra nous réunir de temps à autre. Ça fait du bien. On se cause, on se connaît.

DES VOIX. — Oui, oui, c'est ça, il a raison, c'est utile...

BONTEMPS, plus grave. — Serrons-nous les coudes. D'ici quelque temps, des coupes noires seront faites en nos rangs. Ce sera le moment. Le patron donnera le signal, il faudra marcher.

GROS-JEAN. — Et dur.

UN OUVRIER. (4) — C'est ça.

BONTEMPS. — Et dans cette grève, nous pourrons réussir, nous réussirons...

LES OUVRIERS. — Oui! oui!

LES FEMMES. — A la soupe, en attendant.

BONTEMPS, souriant. — Elles ont raison aussi elles. Il se lève, tous se lèvent; levant son verre : — A la prochaine!

TOUS, gaiement et sans pose. — A la prochaine!

Rideau

JEAN HUGUES

Paris, août 1900

RACINE

En ce cahier de théâtre nous protestons de toutes nos forces contre la barbare exécution publiée dans *la Petite République* datée du mardi 24 décembre, pour l'anniversaire de Racine, sous la signature de M. Camille de Sainte-Croix :

Mais qu'il faut donc de talent à tous ces artistes pour maintenir acceptable la poésie effroyablement plate, veule et glacée de l'illustre Racine ? Ce n'est pas au lendemain d'une représentation de *Peer Gynt* et pendant les répétitions de *Siegfried* que l'on se sent prêt à la moindre complaisance pour ce grand surfait. Il y a, dans le répertoire tragique, cent auteurs qui le valent : Crébillon, Rotrou, Pradon, Lafosse, Raynouard, M.-J. Chénier. Ce n'est pas une raison pour exhumer ceux-ci. Mais c'en est une pleinement suffisante pour que l'on songe enfin à remiser sérieusement cet encombrant et superflu guignol qui porte ombre au monument du grand Corneille.

M. Camille de Sainte-Croix nous avait habitués à de la tenue. Il est fort aimable pour tous les contemporains. Il ne néglige, il ne maltraite aucun vaudeville. On pouvait espérer qu'il n'endossait pas sans réserve les quelques insanités froides énoncées l'an dernier par M. Bjoernstjerne Bjoernson. C'est aujourd'hui manquer de tenue que d'opposer aussi grossièrement *Peer Gynt* et *Siegfried* aux œuvres françaises. C'est manquer de tenue que d'opposer aussi grossièrement Corneille à Racine. C'est manquer de tenue que de reprocher à Racine la représentation anniversaire d'*Athalie*, organisée dimanche dernier par l'Odéon.

M. Camille de Sainte-Croix appartient à un journal où de petits jeunes gens, qui se poussent dans les grandeurs par une utilisation de l'art, célèbrent eux-mêmes leurs propres anniversaires, au bout d'un an de leur existence, en des banquets retentissants, sous la présidence et avec le concours d'hommes politiques.

Ces jeunes gens feraient bien de festoyer un peu moins et de produire un peu. Ils parlent bien, mais ils parlent trop. Ils mangent et boivent bien, et portent bien les santés. Cela ne suffit pas pour que celui de leurs aînés qui est généralement considéré comme sérieux traite aussi grossièrement Racine à l'usage du peuple. C'est de la démagogie que de bafouer, pour l'amusement de la foule, des snobs, et des arrivistes, un grand poète mort.

Ces jeunes gens font profession de descendre au peuple. (1) Ils feraient mieux de rester chez eux. Ces journalistes feraient bien de rester dans leurs salles de rédaction. Pour enseigner au peuple que Jean Racine était un petit morveux, mieux vaut encore laisser le peuple tranquille.

Dans quelques mois les amateurs de déjeuners, dîners, soupers et banquets, les amateurs de défilés, revues, tambours et marches militaires, les amateurs de décorations vont précipiter leurs platitudes aux pieds du radicalisme officiel, héritier politique de Victor Hugo. Qu'il nous soit donc permis de dire aujourd'hui que nous aimons, que nous respectons un grand poète mort, non monnayable.

---

(1) Je descends-au-peuple; tu descends-au-peuple; il descend-au-peuple...

Plusieurs de nos abonnés nous demandaient que jouer de bref dans une représentation populaire. Nous nous en sommes référés à Maurice Bouchor. Il a bien voulu nous envoyer cette réponse, qui n'était pas destinée sans doute à la publication Ainsi on est prié de la lire non comme une consultation, non comme une contribution, mais comme une réponse particulière à beaucoup d'abonnés :

Pour ce que vous m'avez demandé, je ne puis, à mon grand regret, vous l'envoyer : je ne connais vraiment rien de court, de simple, de pas niais, de pas malsain, que je puisse vous indiquer. Mon avis est qu'il faut jouer et lire du Molière, le plus possible ; du Regnard, du Beaumarchais, et autres classiques, depuis *la Farce de Patelin* jusqu'à la scène des Bavards, de Boursault *(Mercure Galant)*; dire des fragments de *Hernani,* de *Ruy Blas,* des *Burgraves;* du Shakespeare, et, si c'est pour le comique, *la Mégère apprivoisée,* de P. Delair, est une très bonne adaptation. Dans les modernes, j'ai vu *Claudie,* de George Sand ; on peut lire *la Quenouille de Barberine,* de Musset; *Grégoire,* de Banville; *le Flibustier,* de Richepin. Il est bien difficile de monter *l'Ennemi du Peuple* et *les Tisserands;* ce sont pourtant de belles choses. Vous voyez que tout cela est bien connu, et bien peu de chose. Dans les farces adaptées du Moyen-Age *(le Cuvier, le Pâté)* il y a encore à prendre.

Maurice Bouchor

Nous publierons de Romain Rolland un cahier sur le théâtre populaire.

L'AFFAIRE TÉRY

Plusieurs de nos abonnés, pour se former en connaissance de cause un jugement raisonné, juste, nous ont demandé de publier l'article *Wagram,* sur lequel s'est portée l'attention dans l'affaire Hervé. J'ai transmis aussitôt leur demande à Hervé. Cet article est postérieur à l'ouverture des poursuites, au commencement de l'affaire. J'espère que nous en recevrons le texte à temps pour le publier dans le septième cahier. Il faut noter que, conformément à la méthode que nous avons toujours suivie, Hervé a conduit lui-même son affaire dans les cahiers, en toute indépendance, en toute liberté, sous sa responsabilité. Je ne suis intervenu aussi que sous ma responsabilité. Je continuerai.

Les événements sont trop avancés pour que l'on puisse plus longtemps se taire. J'apporterai dans le prochain cahier mon témoignage. Non pas que j'aie à faire des révélations sensationnelles. Je n'ai pas découvert un crime inouï. Je reproche au contraire à M. Gustave Téry d'avoir commis les fautes usuelles dans une affaire où elles devaient avoir les plus déplorables conséquences.

En attendant que nos abonnés aient ainsi les renseignements qui leur sont indispensables pour agir, je me permets de recommander à ceux d'entre eux qui sont universitaires une sagesse exacte. Je sais qu'en recommandant la prudence, l'attention, je fais un personnage ingrat. Les braves gens de ce pays ont toujours mieux

aimé les chefs qui les font battre que les honnêtes gens qui les avertissent.

Tout de même je recommande aux universitaires une sagesse parfaite. Ce n'est pas un conseil que je leur donne. Je n'ai pas qualité. Depuis que j'ai fini mon apprentissage, j'ai renoncé à donner conseil. Mais je forme devant eux un pourvoi suspensif. Qu'ils attendent le septième cahier. Après ils seront libres de faire des bêtises. Au contraire s'ils commencent par faire les bêtises, ils ne seront plus libres de ne pas les avoir faites.

Je commence par publier une réponse que j'adressai à M. Gustave Téry au temps de l'affaire Deherme. Il avait mis en cause les cahiers dans *la Petite République*. Il fit appel ensuite à mes sentiments de bon camarade pour ne publier pas ma réponse dans le journal. J'eus la faiblesse de céder. J'eus le tort d'oublier qu'il faut presque toujours être un mauvais camarade pour être un bon citoyen.

Nos abonnés replaceront cette lettre à sa date dans la deuxième série :

Cahiers de la Quinzaine, 16, rue de la Sorbonne, au second,
dimanche 24 mars 1901

Mon cher camarade,

Je lis dans *la Petite République* de ce matin, au début de ton article : *Chronique de l'enseignement. — Leur libéralisme. — A propos de l'incident Denis-Deherme :*

Le comte Albert de Mun, Charles Péguy et *la Croix* m'accusent d'intolérance. Il s'agit encore de l'incident Denis-Deherme.

Il est fort spirituel de m'introduire entre le comte Albert de Mun et *la Croix*. Mais c'est d'un esprit à la fois injuste et cruel.

C'est une plaisanterie de grand seigneur. Tu appartiens à un grand journal. Tu es édité par un administrateur qui a fort bien su conduire ses affaires. Sans avoir de renseignements particuliers, je pense que tu parais à près de cent mille exemplaires. Plus de deux cent mille personnes, socialistes et bourgeois, connaissent par toi les hommes et les événements universitaires, les événements de la pensée, les résultats du travail intellectuel. Ces deux cent mille personnes auront de moi cette idée que je suis quelqu'un d'intermédiaire entre le comte de Mun et les rédacteurs de *la Croix*. Cela est injuste.

Comment veux-tu que je me défende? Je tire à seize cents. J'ai un administrateur admirable, qui ne fait aucune affaire. En admettant que les *cahiers* circulent beaucoup, trois mille et quelques cents lecteurs sauront la vérité de ce débat.

Vous journalistes quotidiens vous avez une redoutable puissance, une autorité. Vous en usez parfois légèrement. Le septième cahier de la deuxième série publie un article de 48 pages intitulé *casse-cou*. Sans même en donner la référence, vous en faites une boutade. La justice, mon cher camarade, vaut mieux que l'esprit.

Boutade inexacte : Je ne t'ai pas accusé d'intolérance formellement. J'ai noté ton article comme un symptôme inquiétant d'intolérance croissante. Je ne suis pas volontiers accusateur, ni condamneur, ni flétrisseur. Tout le monde n'est pas des congrès.

Réellement tu as contribué à supprimer sous des clameurs la parole d'un adversaire. J'ai dit et je maintiens que, dans les circonstances où nous sommes, toutes les fois que de la parole articulée est couverte par du bruit, par de la clameur inarticulée, quand même la parole serait celle de nos pires ennemis, et quand même la clameur serait de nos amis, pour qui sait voir au fond, c'est nous qui sommes vaincus.

Je n'examine pas si la liberté n'est qu'un mot creux ou une forme vide. Mais je crois profondément que nous devons sauvegarder le plus et le mieux que nous pouvons les mœurs de la liberté intellectuelle, de la patience intellectuelle, de la délibération intellectuelle.

Les abonnés des *cahiers* ont eu dans mon article ton article entier, conformément à la méthode qui, aux *cahiers*, nous paraît seule juste. Ils ont donc eu la phrase omise par M. le comte de Mun. Il y a contradiction logique et morale entre tes deux attitudes. Si vraiment tu voulais engager avec l'abbé Denis une *courtoise* discussion, tu devais protester contre les clameurs qui d'avance écrasaient cette discussion.

Je ne traiterai pas ici la question au fond. Je n'y suis pas prêt. Je la traiterai dans les *cahiers* aussitôt que je le pourrai. Je ne suis pas quotidien. Je ne suis pas tenu de traiter les questions que je n'ai pas étudiées. Je maintiens seulement que la question de la liberté de l'enseignement dans l'enseignement libre est moralement la plus grave et la principale de cette année.

Je ne traiterai pas même, historiquement, la question Deherme. Elle tient à la question générale. J'ai voulu protester, — et je maintiens ma protestation, — contre le zèle que l'on a eu de *casser les reins* à Deherme. Si

vous cassez les reins à Deherme, qui est un honnête homme, *à ce que tout le monde m'a dit,* que ferez-vous à Edwards, qui est un malhonnête homme, *tout le monde le sait.* Mesurez vos peines. Appropriez vos sanctions. N'oubliez pas que vous prononcez pour deux cent mille consciences. Et là où il faut des raisons, des objurgations, des distinctions, des réserves, des délibérations, à la rigueur des blâmes, selon vous, évitons le *cassage de reins.*

Je me permets de recommander à tous les socialistes révolutionnaires — j'entends ici *recommander* au sens thérapeutique — la lecture du livre tout récemment publié par M. Aulard : *Histoire politique de la Révolution française.* On y lira ce qui advient d'une révolution qui pratique trop le mutuel cassage de reins. La première partie est intitulée : *les origines de la démocratie et de la république;* la deuxième : *la république démocratique;* la troisième : *la république bourgeoise;* la quatrième : *la république plébiscitaire.* Les suivantes se nommeraient : *l'empire; la restauration; Louis-Philippe; le second empire; la république bourgeoise.*

Charles Péguy

En ce moment de l'année où se font la plupart des abonnements et réabonnements à toutes les revues, nous rappelons à nos abonnés que nous avons un intérêt commercial considérable à ce que ces abonnements et réabonnements soient faits par la librairie des cahiers.

Le Gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

Imprimerie de Suresnes (E. Payen, administrateur), 9, rue du Pont. — 5377

Nous mettrons en vente le 10 janvier, jour de sa publication :

Jean Jaurès. — **Études Socialistes**, un volume de LXXVI + 276 pages, édité par la Société d'Editions littéraires et artistiques, librairie Paul Ollendorff, un volume à trois francs cinquante.

L'*avertissement* que l'on a pu lire dans le quatrième cahier de la troisième série n'a pas été réimprimé dans l'édition Ollendorff.

Vient de paraître à la librairie Jacques, en vente à la librairie des cahiers :

Georges Sorel. — **La ruine du monde antique,** *Conception matérialiste de l'histoire*, un volume de 284 pages 3 francs 50

A dater du premier janvier 1902 le Mouvement Socialiste *va demeurer 10, rue Monsieur-le-Prince ; il paraîtra tous les samedis, sur 48 pages : le numéro coûtera 20 centimes, pour la France et la Belgique, 25 centimes pour les autres pays, l'abonnement 10 francs pour la France et la Belgique, 12 francs pour les autres pays.*

Nous tenons gratuitement à la disposition de nos abonnés :

Marcel et Pierre Baudouin : Jeanne d'Arc, drame en trois actes;

Jérôme et Jean Tharaud : la lumière :

Pierre Baudouin : Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse.

Envoyer un franc pour les frais d'envoi.

Pour savoir ce que sont les cahiers, on peut envoyer soixante centimes à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne. On recevra en spécimen le premier cahier de la troisième série. Pour trois francs cinquante on recevra six cahiers spécimens.

Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de un ou deux francs.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille six cents exemplaires de ce sixième cahier le samedi 28 décembre 1901.

Nous mettons ce cahier dans le commerce; nous le vendons un franc.

Pour la représentation nous en vendons
six exemplaires pour cinq francs
douze exemplaires pour neuf francs
vingt exemplaires pour treize francs.

Nous avons publié un dossier de l'affaire Hervé dans

le quinzième cahier de la deuxième série. — Mémoires et dossiers pour les libertés du personnel enseignant *1 franc*

le premier cahier de la troisième série *0 franc 60*

le cinquième cahier de la troisième série *1 franc*

Le deuxième cahier de la troisième série est

CHARLES GUIEYSSE. — **Les Universités populaires et le mouvement ouvrier** *1 franc*

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration : ces fonctions demeurent libres.

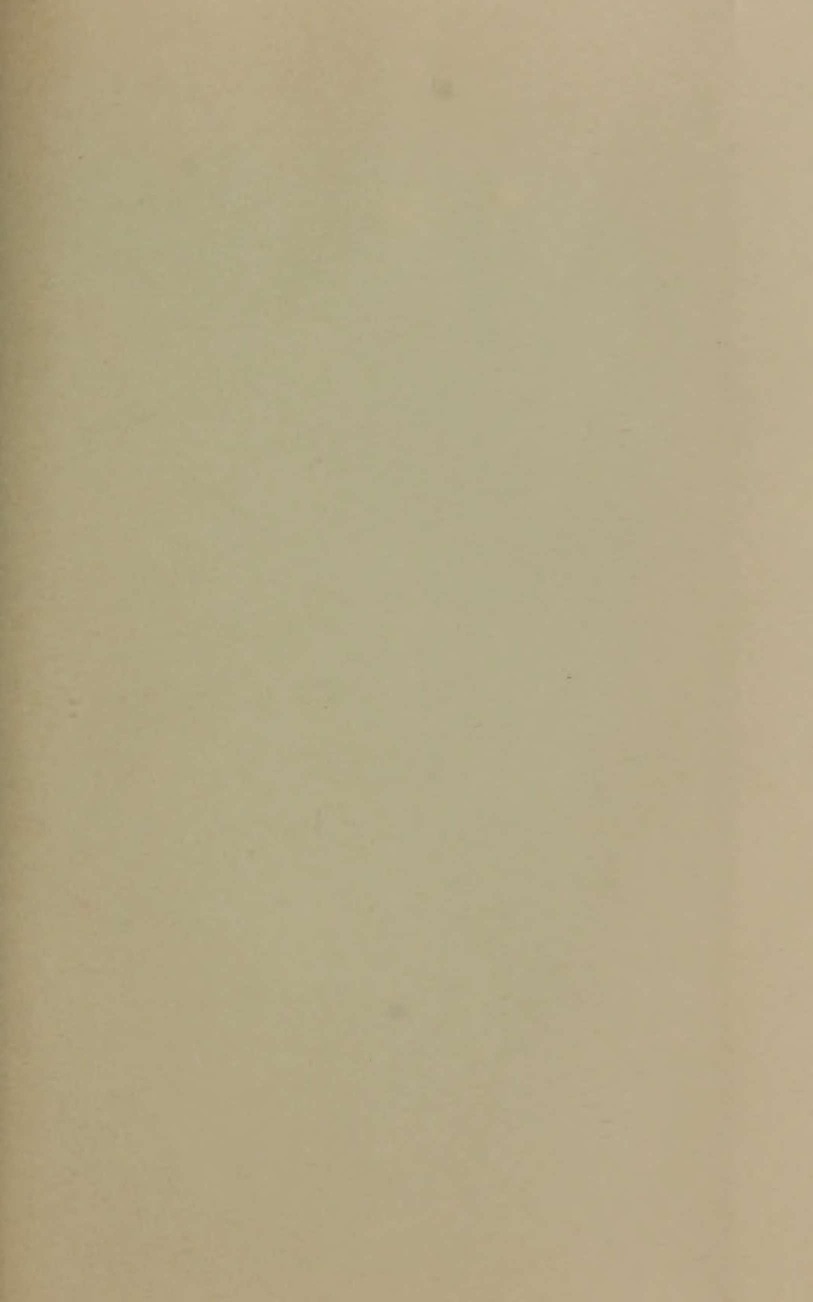
Nous servons :
des abonnements de souscription à cent francs;
des abonnements ordinaires à vingt francs;
et des abonnements de propagande à huit francs.

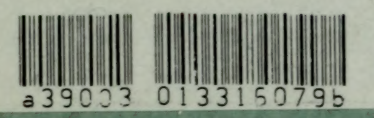
Il va sans dire qu'il n'y a pas une seule différence de service entre ces différents abonnements. Nous voulons seulement que nos cahiers soient accessibles à tout le monde également.

Le prix de nos abonnements ordinaires est à peu près égal au prix de revient; le prix de nos abonnements de propagande est donc très sensiblement inférieur au prix de revient.

Nous ne consentons des abonnements de propagande que pour la France et pour la Belgique.

Nos cahiers étant très pauvres, nous ne servons plus d'abonnements gratuits.




a39003 013316079b